

ROBERT BOUCHAYER

MEMOIRE

POUR SERVIR A L'HISTORIQUE DES
ETABLISSEMENTS BOUCHAYER & VIALLET

1946 - 1972

Je serai comblé si, à la lecture de ce mémoire, vous levez la tête pour rêver... Car, en feuilletant mes archives, j'ai souvent été entraîné bien loin de mon sujet et c'est pourquoi j'ai placé des hors-textes et des notes. On ne peut apprécier un écrit et le dévorer d'un trait.

AVERTISSEMENT

L'historique des Etablissements BOUCHAYER & VIALLET (en abrégé les EBV) a déjà été écrit maintes fois et en ce moment même, en 1989, par un historien américain qui m'a engagé à écrire ma propre histoire (cf. page 2).

Les auteurs s'efforçant de rapporter des faits, je me propose dans ce mémoire d'apporter un plus, ceci de deux façons :

- sans doute, tout ce que je vais rapporter ici ne se trouve-t-il pas dans les archives ou les documents explorés, correspondances, dossiers ou procès-verbaux d'assemblées et de conseils d'administration,

- surtout, je voudrais que mes lecteurs puissent s'expliquer le pourquoi des décisions que j'aurai prises, ou des orientations données, ... et revivre si faire se peut les préoccupations journalières d'un chef d'entreprise et qui plus est d'un patron d'une entreprise familiale de la quatrième génération en ces années soixante. Ces propos seront donc émaillés de réflexions qui n'ont aucunement un but de justification mais d'explication psychologique. C'est ce qui m'a conduit à parler de mes antécédents, pour faire la part de contraintes parfois pesantes.

Ces traits de caractère revêtant à mon sens une certaine importance, j'élargirai le cadre de mes remarques ou observations à tout un environnement familial et professionnel, sorte de formation initiale enrichie d'une formation continue.

J'ai choisi une présentation qui évite d'alourdir le texte : lorsque je citerai un nom ou un fait, j'apporterai une explication dans des notes hors texte. D'une part, je n'aime pas les renvois en bas de page (parfois très longs) ou rassemblés en fin d'ouvrage. Je redoute tout autant les sous-entendus ou allusions ; nul n'est censé tout connaître et si dans certains cas on peut, au fur et à mesure d'une lecture, consulter d'autres ouvrages, même un dictionnaire encyclopédique, il ne saurait être question, dans une histoire familiale de se référer à des sources très privées... J'espère ainsi ne rien laisser dans l'ombre, mais personne ne se croira obligé de lire ce qui lui paraîtra une digression inutile ou ennuyeuse. Ces notes sont donc destinées à qui voudra bien y trouver intérêt.

Enfin, ce "mémoire pour servir, etc." est destiné en tout premier lieu à mes descendants. J'en profite donc pour l'illustrer, comme je l'ai déjà fait pour les petits ouvrages déjà réalisés, c'est un complément aux archives familiales.

Chaque "note" est signalée en marge par une * ; une phrase du texte est citée en exergue.

POUR SERVIR A L'HISTORIQUE DES
ETABLISSEMENTS BOUCHAYER & VIALLET

PREAMBULE

MES ANTECEDENTS FAMILIAUX

ATAVISME ET HEREDITE	page 1
ASCENDANCE MATERNELLE - VALERIEN PERRIN	pages 4 et 7
ASCENDANCE PATERNELLE JOSEPH et AIME BOUCHAYER	pages 15 et 17
HIPPOLYTE	27
AUGUSTE	35
LOUIS	43
SUIVI DE NOTES N° I à XII	
voir page 45	



Lorsque j'observe mes petits-enfants et que je détaille leur comportement je retrouve le caractère de leurs parents, parfois le mien propre... "Ils me ressemblent, pensai-je, j'étais comme cela à leur âge", ou bien : "C'est leur père tout craché" ! ... Leurs traits physiques sont plus complexes à analyser, on retrouve aussi bien le dessin du sourcil d'un oncle ou d'une grand'tante que le nez ou le menton d'un ancêtre direct. Mais ce qui me frappe le plus, c'est l'influence de l'éducation, qu'elle soit reçue d'un proche, d'un maître d'école ou d'une institution scolaire, d'un organisme ou un club. Une autre observation courante, c'est la différence de comportement des enfants suivant qu'ils sont chez eux, chez leurs grands-parents ou invités à l'extérieur. Leur faculté d'adaptation est grande ; elle n'a d'égale que leur aptitude à tirer parti de toutes nos faiblesses et à abuser parfois.

Il est bien évident qu'un enfant de tempérament donné va subir tout au long de sa vie des influences qui vont modifier son caractère et même une fois adulte il va se comporter assez différemment suivant l'environnement dans lequel il évoluera.

La façon de se conduire dans la vie peut trouver des explications dans l'ascendant du milieu autant que dans l'ascendance familiale.

Dans les affaires, tout cela va jouer : les antécédents, l'atavisme qui est l'hérédité des idées ou des traditions, l'héritage de certains caractères physiques ou mentaux, enfin et peut-être surtout l'influence du milieu, celle des proches pour qui on éprouve du respect, sans négliger celle d'individus admirés, écoutés, montrés comme des modèles ou tout simplement des êtres aimés.

Dans l'histoire qui va suivre, celle de ma vie industrielle, je me vois donc obligé de parler de mes ancêtres, même s'ils ne sont pas directement concernés ou si je ne les ai pas connus. Je parlerai, naturellement, de l'Entreprise qu'ils ont créée, mais décrite par un autre, avant d'expliquer quelles étaient mes ambitions pour la développer ou la faire évoluer. J'essaierai de montrer quels atavismes m'interdisaient telles ou telles opérations et comment j'ai tenté de m'en exonérer. Il faudra m'excuser si tout au long je dois utiliser le "moi".

L'historique des Etablissements BOUCHAYER & VIALLET a été souvent écrit, y compris par moi-même ; actuellement, un historien se penche sur cette aventure de quatre générations (je vais y revenir au paragraphe suivant) ; mon mémoire d'aujourd'hui c'est mon œuvre, au bureau, seul, ou à l'atelier et sur les chantiers avec l'équipe que j'ai constituée et animée. Aux lecteurs de se faire une opinion sur ce plaidoyer, puisque mon histoire se termine par un procès...

Après avoir écrit quatre livres à l'intention de mes petits-enfants sur les quatre familles de leurs arrière-grands-parents, mon dessein était de rédiger en quelque sorte des "mémoires". La lettre qui suit a achevé de me décider :

Le deuxième point concerne mon projet principal, c'est-à-dire l'histoire de Bouchayer-Viallet. J'ai discuté avec deux collègues l'histoire des dernières années de B-V et surtout, Robert, vos efforts de relancer l'affaire. Ma conclusion est que l'histoire des dernières années est passionnant et très instructive, et donc elle doit être pensée et écrite. De votre point de vue, sans doute, il y a des aspects de l'histoire qui sont regrettable--surtout le fait de ne pas avoir réussi à faire revivre la société. Mais je constate que pour vous c'était une défaite très honorable. Quant aux actionnaires trop timide, peut-être trop vieux, pour vouloir risquer leur capitaux, ce n'est pas une histoire scandaleuse qu'on n'ose pas encore écrire. Plutôt, c'était compréhensible, typique, quoique regrettable du point de vue d'un jeune entrepreneur. Enfin, j'espère pouvoir continuer de discuter cette drame avec vous et dans le proche avenir, après avoir consulté le plus que possible les documents, d'écrire l'histoire de Bouchayer-Viallet. En parenthèse: je viens de trouver un ouvrage qui fournit un point de départ pour comparaison avec B-V. Catherine Omnès, *De l'atelier au groupe industriel: Vallourec 1882-1978* (Paris: Editions des Sciences de l'Homme; 1980). Cette société, du début, s'occupait de la production de tubes en acier.

Son auteur, Robert J. SMITH, est un historien américain de la State University of New York et du State University College at Brockport. Il s'est intéressé aux histoires de grandes institutions d'éducation et ses recherches se sont étendues à la France, à deux reprises à ma connaissance, en 1973 pour l'ECOLE NORMALE SUPERIEURE, en 1983 pour l'ECOLE D'ADMINISTRATION. Après quoi, son Université lui a offert une bourse pour étudier la naissance, le développement et la fin d'une entreprise moyenne en France... Amateur de montagne, il a fixé son point de chute à Grenoble, où il a débarqué alors que les archives des ETABLISSEMENTS BOUCHAYER & VIALLET étaient transférées dans les locaux du Département de l'Isère.

Il a passé quelques jours à La Martinière au cours desquels l'Historien fut comblé : il venait de dépouiller les documents archivés sur les activités de la Maison au cours de la guerre 1914-1918 et je lui donnai à lire les carnets de mon grand-père, ses lettres à son fils (où il détaillait chaque semaine les efforts déployés à l'usine pour la Défense Nationale), ses notes préparant ses futurs rendez-vous importants ! De la photographie froide et plate d'une situation, il passait à une "radioscopie" comme dit notre animateur de radio-télévision Jacques CHANCEL !

De retour aux Archives Départementales, il étudia la période de "mon règne", puis m'adressa cette lettre au moment des vœux de fin d'année. Voir "INTERMEDE" p 137 article écrit en 1990.

Dans le même temps, je me posai de nombreuses questions.

L'origine de l'explosion de mai 1968 ne se situe pas dans l'évolution des rapports de l'économique et du social.

Dans la mémoire collective de beaucoup de Français, 1968 domine les années 60. Celles-ci semblent « s'organiser » autour de cette date prestigieuse. Avant, les choses se préparent; au lende-

PAR FRANÇOIS CEYRAC



main, on vit sous le parapluie de 1968.

C'est dire combien cette explosion soudaine et gigantesque a frappé l'imagination de nos compatriotes, marqué leur mentalité.

Il n'est aucunement question de contester l'importance et l'impact des événements de mai 1968, dans le domaine politique, sur l'évolution des mentalités et des mœurs. De ce point de vue, des éclaircissements utiles — sinon une explication totale — peuvent être retirés d'une étude attentive de la décennie qui sépare ces événements de la fin de la IV^e République.

En est-il de même dans le domaine économique et social? Serait-il absurde de dire que la liaison, dans ce domaine, est beaucoup plus difficile à établir?

La description des années 1959-1968 ne pose pas de problème: quatre années de croissance forte, de 5% à 7% l'an en 1959, 1960, 1961 et 1962, avec, comme contrepartie, une très grave pénurie de main-d'œuvre. En 1961, la France enregistrait le taux de chômage le plus bas d'Europe: 0,5%, et la durée heb-

domadaire de travail la plus élevée: 46,1 h; laquelle devait encore grimper à 46,3 h au cours du premier semestre 1963. Ni l'arrivée des rescapés d'Algérie (plus de 800 000 en 1962), ni la poursuite d'une active immigration étrangère ne pouvaient atténuer la force de ce phénomène.

Dans le même temps, se développait la pratique d'accords de salaires d'entreprises, fondés sur le taux de croissance de la productivité d'entreprise. Nés en 1955 après les événements de Saint-Nazaire, à la Régie Renault, ces accords se sont multipliés. De 1960-1965, on en dénombreait une soixantaine, couvrant pratiquement toutes les grandes entreprises industrielles françaises. Inspirés du modèle américain et destinés à être des facteurs de paix sociale dans les entreprises qui les pratiquaient, ces accords devaient se révéler de redoutables facteurs d'inflation salariale et exercer une pression considérable sur la masse des entreprises situées dans l'environnement des entreprises signataires. D'où, sous l'action de ces deux facteurs, un glissement de plus en plus accentué des salaires: + 3,6 en 1961, + 4,4 en 1962, + 5,3 en 1963. Le plan de stabilisation mis au point par M. Giscard d'Estaing, ministre des Finances, en septembre 1963, assorti d'un blocage des prix, devait ramener la hausse de ceux-ci à 2,70% en 1965, mais aussi l'expansion à 4,3%. Le départ de Giscard en janvier 1966 et les mesures prises, notamment en faveur des investissements, ramenaient le taux de croissance à 6% en 1966 et 1967. Au total, comme le marquait le président Ambroise Roux à l'assemblée générale du CNPF de janvier 1967, un bilan très positif de notre développement économique entre 1959 et 1967.

Pour situer l'époque de "mon règne"

voici des opinions exprimées par deux personnages que j'ai connus et fréquentés.

(délégué général des Industries Mécaniques et Minières, puis président du Patronat Français, et Directeur de la Caisse des Dépôts et Consignations, économiste et sociologue)

virage manqué

PAR FRANÇOIS
BLOCH-LAINÉ



LE FIGARO Octobre 87

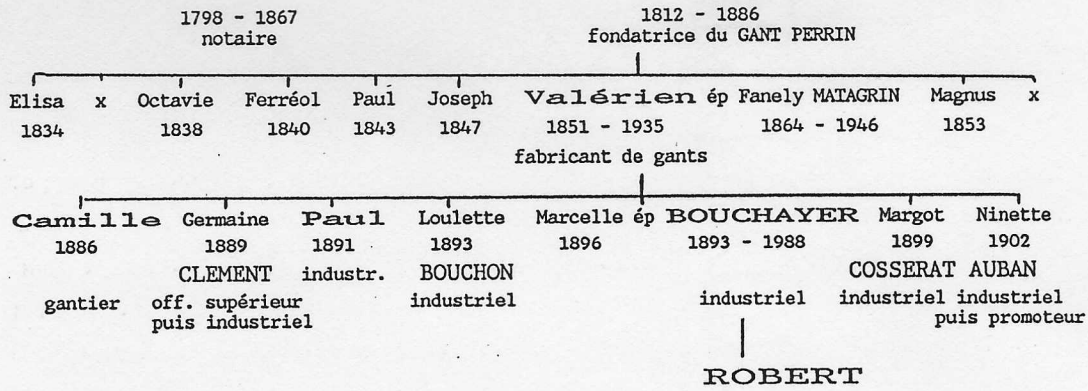
(Extraits)

Le redressement commencé en 1959 est un des plus réussis de notre histoire contemporaine. Il a accompli les projets concordants du ministère des Finances et du commissariat au Plan, qui avaient, l'un et l'autre, de bons contacts avec les milieux économiques. Ces projets n'étaient pas exactement conformes aux idées des hommes politiques en place: les partisans de Pinay avaient antérieurement rejeté certaines mesures importantes qui furent prises alors; et les gaullistes avaient été défavorables à l'entrée de la France dans une Europe économiquement intégrée, qui fut alors approuvée. C'est Rue de Rivoli et Rue de Martignac qu'on a préparé puis mis en œuvre le programme des experts.

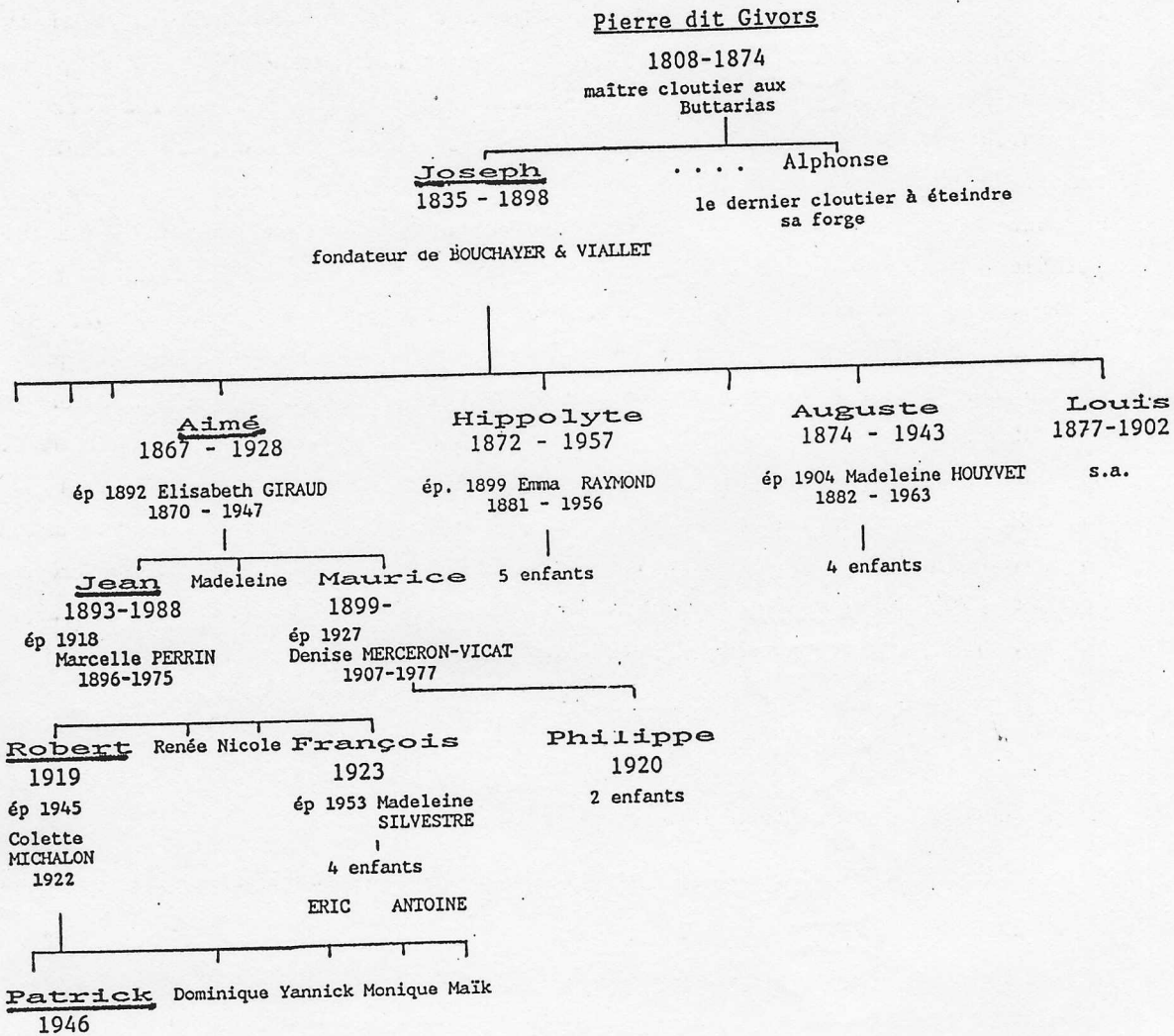
Vingt-cinq ans plus tard, lors du changement de conjoncture marqué par le premier choc pétrolier, d'autres pays ont réagi de façon plus avisée et plus rapide que le nôtre; suivant d'autres conseils, décideurs privés et publics nous y ont devancés dans les adaptations nécessaires. Sous des influences diverses, désordonnées, contradictoires, nous avons, à plusieurs reprises, opéré de mauvais choix, malgré les nouveaux progrès que nous avions faits dans la connaissance et la discussion des phénomènes économiques. Le Plan avait eu, dans les années 60, un grand commissaire; des groupes de pensée, où les hauts fonctionnaires et les « managers » étaient nombreux, avaient travaillé activement; les éléments les plus jeunes des « partenaires sociaux » manifestaient des idées novatrices.

Pourquoi donc ces élites, qui s'étaient heureusement conjuguées pour l'expansion française des années dites « glorieuses », ont-elles aussi mal pris le virage suivant?

Auguste PERRIN ép Octavie NICOLET



LES BOUCHAYER



Pour situer mon hérité :
 QUE D'INDUSTRIELS SUR CE TABLEAU !

Longtemps après avoir quitté "les Affaires", j'ai persisté à croire que je n'agirais pas autrement si tout était à recommencer. Bien sûr, on ne peut tout prévoir et ce qui arrive peut surprendre ou même se retourner contre vous, comme cela m'est arrivé, mais vraiment je ne regrettais rien.

Plus récemment, je me suis demandé si un autre que moi, j'entends une personne apte à réussir le changement de cap total d'une affaire ancienne, n'aurait pas mieux réussi. Ce qui m'a fait réfléchir c'est le fait que peu d'entreprises familiales passent le cap de la troisième ou de la quatrième génération, car si tout change dans l'environnement, les techniques, la politique économique, le tissu industriel, les institutions et surtout les hommes, les fils, petits-fils et arrière petits-fils de grands industriels sont faits dans le même moule (avec leurs personnalités propres, c'est certain) et ils sont très attachés à défendre les valeurs qui ont fait la gloire ou simplement le succès des générations aînées. J'ai aussi vu s'effondrer des firmes qui représentaient pour moi des modèles ou simplement des places-fortes que je croyais inexpugnables. Ainsi, j'avais raccroché notre "waggon" hydraulique à la prestigieuse filiale de MM. SCHNEIDER & C°, le CREUSOT, ensuite consolidé par la Cie des Aciéries et Forges de la Loire, persuadé qu'une entreprise moyenne comme la nôtre ne pourrait supporter les investissements nécessaires au maintien d'une industrie de plus en plus "lourde" ; CREUSOT-LOIRE est tombée sans gloire... Notre hydraulique est passée chez ALSTHOM, groupe C.G.E. (Cf note I)

*
p 46

J'ai aussi constaté les succès de nouveaux venus. Je ne pensais même pas, il y a quinze ans qu'on pouvait faire fortune dans l'industrie sans rien inventer, sans révolutionner, même, des méthodes de fabrication ou de vente et j'étais partisan de prudence, croyant à ce qui m'avait été appris : "si tu aimes le jeu à 50 et 50, vas à Monte Carlo ; tes chances ne seront pas plus grandes que dans ton usine, mais au moins tu passeras du bon temps, sans pépins techniques, sans grèves, sans échéances à assurer ou sous-emplois à combler"! Faire fortune avec l'argent des autres, sans rien créer, industriellement parlant, cela se fait maintenant !

Alors, je me pose des questions qui ne m'effleuraient même pas.

Est-ce un handicap de succéder à une grande famille industrielle ?

Est-ce au contraire un avantage, par l'apport des qualités d'une sorte de "race"?

Pour que chacun puisse en juger, je suis amené à parler de ceux qui m'ont précédé, par qui je suis de la quatrième génération. Bien sûr l'hérédité ne se transmet pas seulement depuis la branche paternelle et je dirai un mot de mon grand-père maternel.

Quant à l'historique de la Maison, je m'efforcerai de rapporter des écrits antérieurs aux miens, pour ne pas être juge et parti. J'expliquerai mes ascendants, qu'ils soient familiaux ou de mon environnement professionnel ou privé.



1935 : les Valérien PERRIN et leurs cinq filles.
Mmes CLEMENT, BOUCHAYER, BOUCHON BOSSERAT, AUBAN.

ASCENDANCE MATERNELLE

Parmi les garçons que j'ai connus tout au long de mes études, bien peu avaient une "vocation", sauf, je dois le dire, à l'Ecole Sainte Geneviève, de Versailles, la célèbre Maison des Pères Jésuites, où tout était mis en œuvre pour magnifier la prise de conscience d'un Idéal. Je préparais l'Ecole Centrale, ce qui nous différenciait totalement de ceux qui allaient présenter l'X ou Saint Cyr. La tradition voulait que les "Pistons" (les "cubes" - et il y avait même un "bica", doublement carré) fabriquent une "machine", symbolisant l'art de l'ingénieur ; en 1938-39, c'est un avion, le POTEZ 63, qui fut exposé dans la cour avant d'être offert en holocauste. Ceux qui préparaient l'Ecole Navale ne juraient que par "La Royale", quant aux Cyrards ils collectionnaient les traditions, la discipline était leur force - déjà. Quant aux "X", le travail acharné leur suffisait.

En revenant de la "Drôle de Guerre" qui fut pour ma classe 39 une affreuse déception (nous désirions avant tout nous battre et on ne nous mobilisa que pour la retraite...), j'ai passé 4 ou 5 mois au Lycée Champollion à Grenoble : changement de décor. On voyait mal comment ces "taupins", sales et déguenillés, porteraient un jour le bicorne, et dans la préparation de Saint Cyr plusieurs m'ont dit qu'ils avaient choisi cette voie en raison de la facilité relative du concours et de la sécurité d'une situation respectée... Pour entrer dans une Ecole d'Ingénieurs, il fallait échouer à Polytechnique ou à l'Agro - sans parler de Normale Sup -, c'était un demi-échec, en tous cas, un pis-aller.

Je ne me suis jamais posé de question quant à mon avenir : il allait de soi que je devais être ingénieur et prendre la suite d'une lignée d'industriels, sauf que je tenais à apprendre ce métier à l'Ecole, c'est évident, puis dans une autre usine que celle de mon père, pour ne pas être totalement "fils à papa". Je me suis aperçu assez vite que je pouvais également postuler un emploi de direction dans les affaires du côté maternel (le gant et la lingerie) ; mon oncle Paul PERRIN m'a fait des propositions très précises. Mes deux oncles PERRIN n'avaient pas d'enfants ; associés aux DOUILLET qui étaient minoritaires, ils ne pouvaient concevoir de leur abandonner la direction des Affaires et devaient donc engager et former leurs neveux. Hélas, ceux-ci n'étaient pas nombreux : les BOUCHAYER et les COSSERAT avaient leurs usines familiales, renommées dans leur spécialité (les conduites forcées à Grenoble et le velours à Amiens), restaient les CLEMENT... Mon grand-père, Valérien PERRIN, avait réussi à convaincre son gendre, le Lt Colonel CLEMENT, officier breveté d'Etat-Major, polytechnicien de vieille tradition, d'entrer au GANT PERRIN, firme de réputation mondiale, ne serait-ce que pour davantage inciter ses fils à y faire leur carrière. Le Colonel s'est laissé convaincre, sans doute la mort dans l'âme, mais

*
p 47
*
p 48
*
Les * indiquent un commentaire par note en fin de chapitre.

il l'a fait, en homme de devoir qu'il était. Son fils aîné allait entrer dans les Ordres, mais le second s'orientait vers l'Ecole Centrale. Il entra à VALISERE, la filiale du GANT PERRIN, où son premier contact avec le personnel fut rude : peu après la fin de son stage éclataient les grèves de 1936 et il fut bouclé dans son bureau ; c'est sa mère qui, par exception du piquet de grève, lui apporta provisions et un duvet pour dormir sur sa table de travail !...

Ceci dit, ce n'est pas le "sacrifice" de son père qui a dû l'engager dans cette voie, il était déjà ingénieur et chef d'entreprise dans l'âme. Passionné par le mouvement des Scouts de France, il ramenait de ses camps quantité d'idées pour aménager des cabanes dans les arbres de Beauregard, la grande propriété des PERRIN où toute la famille se retrouvait en juillet-août, et fabriquer de tout avec rien. C'est lui qui m'a donné le goût du bricolage... L'un de nos oncles, Marcel BOUCHON, sortait de l'Ecole Centrale et avait l'esprit ingénieur. Son usine, qui fabriquait le sucre BOUCHON à Nassandres, était un modèle d'organisation et de technicité, aussi bien pour la partie agricole, car le domaine fournissait une part de la betterave sucrière, que pour le machinisme d'avant-garde. J'étais très intéressé par toutes ces machines qui, au Chocolat CEMOI à Grenoble comme aux Raffineries de Nassandres prenaient d'un côté le chocolat ou le sucre et vous livraient dans une boîte ce qui allait se retrouver sur les rayons de l'épicier... Il n'empêche, anecdote amusante, que la plus grande attraction du service emballage à Nassandres était la vue d'une ouvrière connue pour son exceptionnelle habileté : elle disposait une grande feuille de papier d'emballage bleue, arrangeait 5 boîtes de sucre d'un kilo, ramenait les bords, pliait, retournait, collait l'étiquette,... c'était un vrai numéro de prestidigitation ! Marcel BOUCHON, donc, nous faisait bricoler, mais pas n'importe comment ; on construisait un barrage, par exemple, et Beauregard possédant son ruisseau, les problèmes pouvaient se compliquer à loisir, sous le déversoir on installait un moulin,... malheureusement, les vacances de notre oncle n'étaient jamais assez longues pour aller jusqu'à l'entraînement de la dynamo de notre bicyclette et l'éclairage de notre cabane !

Cet oncle m'a sans doute donné l'amour de la belle mécanique et de l'objet sophistiqué, dans le sens de celui dont la principale valeur ajoutée est l'ingénierie. Ainsi, alors que mon père utilisait encore un appareil de photo à plaques, dit le "stéréo", qui permettait, grâce à son double objectif, d'avoir un certain relief en visionnant ces plaques dans le "taxiphote"; l'oncle Marcel (dont j'ai hérité de quelques bacs de photos et de son taxiphote) était passé au Leica! - Quant aux automobiles, elles étaient toutes prestigieuses dans cette famille PERRIN, une Delage pour mon grand-père, Hispano-Suiza, pour les deux fils Camille et Paul, si le gendre Colonel CLEMENT avait une antique Delaunay-Belleville - cette marque avait été très réputée - André COSSERAT, lui, avait son chauffeur (comme mon grand-père installé devant dans une partie découverte) au volant d'une superbe Delage 8 cylindres au long capot jaune, le pavillon et les ailes noires... je passe sur la Talbot de Fé-

lix Auban pour dire que Marcel BOUCHON avait des Bugatti. La dernière, du type 57, fut cachée à Grenoble dans le garage de mes grands parents (rue Guy Allard) et finalement réquisitionnée après la Libération, heureusement affectée à un officier anglais, qui n'aimait sans doute pas revêtir une salopette pour mieux farfouiller sous le capot comme le faisait son vrai propriétaire, mais qui savait ce que c'était qu'un fusil Purdey, un appareil de photo Leica ou une voiture Bugatti ! Il soigna ce superbe animal "comme la prunelle de ses yeux". Eh! bien, après son départ, on récupéra ce beau coupé : les sièges de cuir étaient découpés au rasoir !

Je reviens aux CLEMENT, juste pour dire que si François aurait sûrement fait carrière dans l'industrie cela était moins évident pour Georges qui entra à Polytechnique et devint officier d'Artillerie, comme son père... Il pantoufla dans l'industrie familiale pour en devenir un très important rouage.

Il ne faut pas croire que, n'ayant pas encore parlé de mon ancêtre direct, Valérien PERRIN, tout ce bavardage m'écarte de mon sujet : je suis en plein dans ce que j'ai appelé l'ascendant de l'environnement : je voulais être industriel par atavisme, c'est certain, ingénieur parce que mon père m'avait toujours dit que sans diplôme, inutile d'y penser, mais il ne m'a jamais appris à bricoler, à aimer la belle mécanique, à apprécier l'art de l'ingénieur, donc à inventer des systèmes, des "trucs", pour pouvoir se débrouiller avec ce dont on dispose. Plus tard, je suis devenu prestidigitateur, "maître-magicien", comme cela figurait sur ma carte, ce qui m'a conforté dans ce domaine de la débrouillardise et de l'invention. Toute cette formation d'adolescence m'a été très utile par la suite et je suis persuadé que tous ces petits rien font la différence entre les brillants sujets qui sortent des Ecoles et ceux, moins doués pour passer les concours mais dotés d'une famille. On vient de le voir, toute ma famille, même la branche maternelle, était vouée à l'industrie. On imagine aussi ce que cela représentait, puisqu'un officier supérieur, de l'Etat-Major de Mangin pendant la Grande Guerre, ayant résidé en occupation en Allemagne, promis aux plus hautes fonctions (son camarade de promo fut Gouverneur de Paris) acceptait, pour la pérennité du groupe PERRIN de bifurquer, pour ne pas dire tout abandonner pour se lancer dans un domaine inconnu...!

Je souligne, enfin, que les familles ne sont plus rien dans les industrie citées, pourtant toutes brillantes.

Après Marcel BOUCHON, son neveu, Antoine, fut un excellent chef d'Entreprise ; il réalisa une alliance pour élargir l'affaire, devenue BOUCHON-PAJOT, puis il se rapprocha de SAINT-LOUIS, la taille européenne finalement atteinte, on ne parle plus que du GROUPE SAINT LOUIS.

Le VELOURS COSSERAT fut racheté par les 4 frères WILLOT qui défrayèrent la chronique, mon cousin germain Guy s'est reconverti dans l'immobilier - où il réussit - mais bien à son corps défendant.

Quant au GANT PERRIN, il reste une holding, animée par Jean-Louis PERRIN, adopté en 1943, donc après ce que je viens de décrire. VALISERE, gloire de la famille, s'est rapprochée des fabricants de maille de Troyes pour créer une complémentarité technique et commerciale entre les sous-vêtements de bébés, d'enfants et d'adultes... cela n'a pas suffi. Dans un récent article sur Grenoble il est dit que le site de l'ancienne usine (qui abritait 1200 personnes) va être totalement réaménagé et les deux derniers ateliers de Voiron et de Grenoble réunis en une même petite unité, filiale d'une multi-nationale.

Ce grand industriel que fut mon grand'père, celui qui a reçu un jour une lettre d'Amérique portant comme simple adresse : FRANCE, je ne l'ai pas connu. Je n'ai que le souvenir d'un vieil homme, ni beau ni aimable, marchant avec une canne, souffrant des courants d'air, sévère, sourd...; nous autres, les enfants, nous ne pouvions donc communiquer avec lui. Mais si tout son mérite industriel m'a été rapporté, ce que je viens d'en dire, sur ce plan physique, est très précis dans ma mémoire car j'avais 16 ans, lorsqu'il est mort, à Beauregard, en 1935. Je m'en souviens comme si c'était hier ; le malheur, c'est que lorsque j'ai atteint l'âge de raison, celui où on commence à se faire une idée personnelle de tout, mon grand'père avait déjà 75 ans ! Dans les années vingt, cela fait un grand âge et sensible comme je l'étais à la beauté physique, je n'avais aucune attirance pour ce vieillard, sentiment qui n'a pu que s'affirmer par la suite. Sans le détester, je ne l'aimait franchement pas. Il ne compte donc pour rien dans ma formation par l'environnement que je viens de décrire.

Par contre, génétiquement parlant, je pense avoir hérité de lui d'un certain nombre d'atouts. Il paraît que ses deux qualités dominantes étaient la vivacité de conception de la décision et la rapidité exceptionnelle de réalisation, une fois la décision prise. Je ne sais pas si ma conception est rapide ; je sais qu'elle est facilement influencée par des tiers, mais là où je me reconnais c'est qu'une fois mon choix opéré, je réalise immédiatement, sans attendre au lendemain, ce qui m'a parfois joué des tours. Je sais aussi que je ne regrette pas les décisions prises, par contre je me fais beaucoup de soucis avant ; je n'hésite pas mais je cherche et m'inquiète, j'essaie de ne pas être superficiel et m'applique à toujours baser une décision sur des faits plutôt que des impressions et des sentiments. Je ne dis jamais que j'ai de l'intuition, à l'inverse de beaucoup d'autres, ce qui me procure un certain tracassé lorsque je n'ai pas trouvé un fait d'une solidité imparable pour échaffauder dessus mon action. Dans la famille, on parlait toujours du "dernier coup Perrin", ce qui signifiait vider les dernières gouttes de vin rouge en quittant la table, et du "tracassin Perrin". Je ne sais si mon grand'père se tracassait aussi pour tout et pas seulement pour les petites choses de la vie.

Ma mère était très vive ; elle aimait la compétition, elle m'a écrit de nombreuses lettres, deux par semaine pendant mes quatre années de collège ; jamais, elle n'a interrompu une missive et écrit, comme on le voit souvent chez d'autres : "je termine maintenant car , etc." ; moi non plus, je n'ai jamais interrompu une lettre commencée, quitte à la reprendre entièrement. L'exécution rapide c'est un caractère PERRIN. J'ai toujours été mal à l'aise lorsqu'un retard se manifestait de mon fait.

Dans toutes les familles, il y a des grands hommes et des petits. Chez les PERRIN qui sont des matheysiens, comme les BOUCHAYER, un certain Philippe né en 1728 termina sa carrière comme inspecteur des Ponts & Chaussées. Il fut consul de son village, Nantes en Ratier. Après la Révolution, il fut le premier "maire", tout cela n'est pas mal. Parmi ses fils, deux furent brillants ; entrepreneurs de travaux publics ils travaillèrent beaucoup pour l'Empire et obtinrent de Napoléon les premières concessions d'exploitation de l'anhracite de La Mure. A la génération suivante, mon arrière grand'père ne valait pas grand'chose. Il dilapida ses biens et dût même vendre son étude de notaire... Ce qu'il fit de mieux, c'est d'épouser une demoiselle NICOLET, par qui nous sommes apparentés à tout Grenoble, les familles se composant alors de 10, 12, ... jusqu'à 17 enfants. Ruinée par Auguste PERRIN elle fonda le GANT PERRIN en 1860, aidée par ses deux fils aînés, mon grand'père n'avait que 9 ans. Après un court apprentissage, il fut expédié en Amérique. il avait 22 ans. Arrivé à New York, son bagage est volé au port même. Il fait tous les métiers pour s'en sortir, puis, non seulement il vend des gants qu'il fait venir de Grenoble, mais il en fabrique, il crée et devient un garçon en vue..., à tel point qu'à l'occasion d'un bal donné par une famille très chic qui veut honorer une jeune française en séjour chez eux, il est invité, se fiance... Le mariage aura lieu à Lyon. Il a 34 ans, elle 21, ravissante. Née à New York d'un père français, vendant en Amérique les produits de l'usine familiale (voilages de Roanne), elle est renvoyée en Europe, chez une tante à Lyon, à cause de la Guerre de Sécession et revient au pays natal pour fêter ses vingt ans ! C'est un conte de fée - et ce n'est qu'un début, car finalement Valérien, le fils cadet, va prendre le pas sur ses aînés : le GANT PERRIN ce sera lui, avec la gloire et aussi la richesse parfois voyante, car non seulement il fait construire le bel hôtel de la rue Guy Allard à Grenoble - aujourd'hui repris par le Conseil Général de l'Isère - mais il remet Beauregard (qui domine la ville de 400 mètres) totalement en état, surélevant le 2^e étage, (ce qui détruit un peu sa belle allure Louis XVI) installant une chute d'eau pour fournir l'électricité qui devient la reine du lieu, animant chauffage, réfrigérateur, buanderie, scierie, serres pour les fleurs, la fée électricité est partout.

L'Amérique de mes grands-parents, c'est la tradition orale ; il y a beaucoup de vrai, j'ai moi-même diné à New York dans cette famille amie qui recevait ce soir là le Général des Jésuites arrivant de Rome et qui ne descendait jamais ailleurs à New York. J'ai aussi leur cadeau de mariage à mes grands-parents avec leurs cartes manuscrites. mais il reste des incertitudes car les archives MATAGRIN ont été détruites, on ne sait pourquoi. Ma grand'mère était très snob et fabulait facilement. Elle m'a dit que la tour qui portait son nom près de Roanne était celle du château de ses grands ancêtres. Elle fut construite par ses oncles pour dominer leur territoire de chasse ! On aimerait en savoir plus sur le mariage de son père, sur sa naissance et son retour au moment de la Guerre de 1870, ainsi que sur les décès de ses père et mère.

Pour ce qui est du vol qui obligea ce pauvre Valérien à balayer les rues ou faire la plonge pour subsister, je racontai l'histoire à un de mes très bons amis, spécialement en confiance ce soir là : "ça m'est arrivé aussi ; j'étais envoyé par mon père en stage à New York et grâce à un télégramme S.O.S. FINANCES, j'ai été vite dépanné ; elle était blonde et avait un charme fou !"

Comme cadeau de mariage, Charles PERRIN, homme charmant, remit à mon épouse un coffret contenant 7 paires de gants : "ceux de la branche aînée", dit-il modestement.



Mes deux grands'pères en 1927
(60 et 76 ans)

Avant de faire connaissance de la branche paternelle de ma famille et pour dissiper toute fausse interprétation du manque d'élan vers mon grand'père maternel, je me dois de préciser que j'aimais beaucoup ma grand'mère et que nous préférions tous, avec mes frères et sœurs, son hospitalité à Beauregard que celle de notre autre bonne-maman des Combes. Il faut dire que ma mère n'aimait pas spécialement sa belle-mère et adorait Beauregard, où elle était née et où elle s'était mariée. Beauregard et les Combes étaient situés sur la même commune (SEYSSINET-PARISSET, dont Aime BOUCHAYER était maire) et il est probable que sans cela nos parents ne se seraient pas rencontrés. A Beauregard, tout était plus dynamique et entraînant. Nous nous y retrouvions avec nos cousins alors que de l'autre côté ils partaient lorsque nous arrivions. La vie ressemblait à celle décrite par la Comtesse de Ségur, avec les vendanges, la visite à la ferme, pour une naissance d'un veau ou d'une portée de petits cochons, les oncles et tantes en vacances nous consacraient beaucoup de temps et donc se montraient des éducateurs avisés, tandis qu'aux Combes, la disparition prématurée d'Aimé BOUCHAYER laissait un grand vide et une atmosphère peu gaie.

Mes sentiments pour mon grand'père Valérien PERRIN étaient donc purement nés du physique. Certes, il voyait les BOUCHAYER toute l'année et leur donnait moins de considération qu'aux autres, qui n'arrivaient que pour les vacances, mais ce que je n'aimais pas, c'était sa peau, l'odeur et la coupe de ses vêtements (on le voit en jaquette sur la photo), ce calot, petite toque de soie, son écharpe,... et je passe sur d'autres détails. Le matin, par exemple, le cérémonial voulait qu'on aille l'embrasser dans son lit au moment de son petit déjeuner. Il nous donnait un petit beurre LU (les mêmes que ceux que mes petits-enfants aiment encore), mais lui qui avait de mauvaises dents les trempait dans son café... cela me soulevait le cœur et depuis j'ai toujours fait attention de ne jamais embrasser le premier un petit enfant, de peur de lui déplaire, de le piquer avec ma barbe,... et de bien distinguer les mets qu'ils aiment de ceux qui plaisent aux adultes..

Enfin, il y a des images qui s'ancrent dans le subconscient et dont on ne peut se défaire : mon grand'père aimait le style gothique (à la mode avant 1900), à Grenoble le mobilier de sa chambre était gothique comme l'entrée, le bureau et la salle à manger. Sur ces grandes chaises étaient sculptées des figures aux masques grimaçant. L'une avait un nez "bourbonien" pour ne pas dire cassé comme celui de mon grand'père, cela aussi m'influença. Je croyais voir mon bon papa !

Car toute ma vie - et je tiens peut-être cela de tout cet environnement - j'ai aimé et apprécié le beau et au contraire rejeté ce qui ne l'était pas, y compris les collaborateurs mal nippés ou parlant avec un mégot accroché à la lèvre. J'en ai même mis à la porte, ne pouvant travailler avec eux.

Ce trait de caractère, je crois que je le partageais avec mon oncle Paul PERRIN.



La rue Guy Allard à Grenoble et Beauregard (on plante le jardin français)



10'



Mes deux grands'pères en 1927
(60 et 76 ans)

Mais auparavant, je vais dire un mot de cette Matheysine, le pays d'origine de mes ancêtres PERRIN et BOUCHAYER. Au XIX^e siècle, la part de l'immigration dans l'étonnante progression de la population grenobloise est grande, spécialement celle des vallées alpines. Le bassin du Drac, creusé de vallées profondes, n'est habité qu'à l'altitude de 800 à 1000 mètres, en Trièves et Matheysine, qui subit la force d'attraction de la ville. Il est bien admis que le dynamisme industriel de la ville de Grenoble s'est développé à partir du moment où des enfants de la montagne, en particulier des matheysins, endurcis par le rude climat du plateau de LA MURE, durent abandonner leur terroir ingrat pour chercher fortune à la ville. (Cf l'ouvrage de Raoul BLANCHARD). Or, il se trouve que mon arrière grand'mère, Mme PERRIN, quitta LA MURE pour Grenoble à la mort de son mari, notaire, en 1857 et que mon arrière grand'père, Joseph BOUCHAYER, quitta la maison paternelle comme le Petit Poucet de la Fable, près de LA MURE, pour s'embaucher, vers 1852, chez un constructeur grenoblois. La Maison PERRIN fut la plus célèbre fabrique de gants du monde et les conduites forcées de BOUCHAYER connues dans ce monde entier, équipèrent pendant un siècle les plus hautes et plus puissantes chutes de France. Ma famille est à l'origine de deux grandes firmes.

La Matheysine étant un tout petit pays, ces deux familles, PERRIN et BOUCHAYER, auraient pu se connaître et même s'associer. Au début du XIX^e siècle, la première concession de mines d'anthracite fut accordée par l'administration napoléonienne à trois associés, dont un PERRIN et il se trouve que Jacques BOUCHAYER, cloutier, utilisait cet anthracite dans ses forges. Du reste, ces matheysins forgeaient des clous car d'une part ils utilisaient les "rifs", ruisseaux locaux, pour actionner des souffleries et ramassaient l'anthracite affleurant à proximité, 2 faits qui leur donnaient un avantage évident pour l'installations de leurs "artifices". PERRIN et son associé GIROUD proposèrent donc à BOUCHAYER de faire apport à leur Compagnie naissante des Mines de faire apport de ses terrains où le charbon pouvait être exploité... Il refusa, sa petite industrie était prospère, il était cloutier de père en fils...! Cinquante ans plus tard, Pierre BOUCHAYER ne vendait plus un sac de clous (produits désormais à la machine) et ne pouvait plus nourrir sa famille, ce qui provoquait la fuite de Joseph, vers Grenoble et vers GIROUD fils, personnage important à la ville. J'emprunte à Auguste BOUCHAYER, le texte qui suit :

(Nota : j'explique un peu plus loin comment notre oncle Auguste a découvert tout cela)

... A cette époque, les mines d'anthracite, sous la haute et très habile direction d'Henri GIROUD, étaient en pleine floraison ; les marchands-voituriers achetaient le charbon sur le carreau de la mine, se rassemblaient en caravanes la nuit tombante, pour descendre à Grenoble par la route de Commiers et le Pont-de-Claix. Joselon (Joseph BOUCHAYER) obtint la complicité de l'un d'eux qu'il connaissait pour dormir une nuit entre deux sacs, cahoté sous les étoiles ! C'est ainsi qu'au premier matin il saute de son char, charge son paquet et, ses pieds chaussés de ses galoches ferrées de caboches et de diamants (2 sortes de clous forgés par son père) foule le sol de la capitale dauphinoise. Le marchand complice lui montre la place où son oncle Aimé et sa tante Rosalie sont établis boulangers.

... Le Lillion (sobriquet de Joselon) se rend chez GIROUD : dites que je suis le fils de Pierre. Ce qui suit, ma mère me l'a raconté cent fois ! Joseph avance sur le parquet ciré, nouveauté pour lui, son protecteur l'attend dans son bain. Il glisse et patatras ! se présente les fers en l'air.

p 49 Joseph BOUCHAYER sortit major de l'Ecole du Père HAUQUELIN (devenue Ecole VAUCANSON),
* où il était entré grâce aux facilités accordées par GIROUD-PERIER. Sa carrière aurait

normalement dû s'ouvrir à la Compagnie P.L.M. qui construisait la liaison ferroviaire entre Grenoble et la Vallée du Rhône (par Saint Rambert d'Albon). Au milieu du XIX^e siècle, l'ambition des meilleurs "sujets" était d'entrer "au Chemin de Fer" ; la sélection était sévère et les candidats devaient préparer une "collection" de plans pour les joindre à la demande d'admission. Joseph présenta la sienne au Père HAUQUELIN qui avait d'autres idées : il a promis à son ami le constructeur Hippolyte BOUVIER de lui trouver le jeune garçon le plus capable d'assurer ses montages de charpentes, chaudronnerie, appareils de chauffage et autres sur les chantiers extérieurs. Joseph passera effectivement un an dans les ateliers, rue du Vieux Temple à Grenoble, puis se trouvera ensuite en déplacement un peu partout, jusqu'au jour où son patron lui dise, on est en octobre 1860 " Bouchayer, il faut songer à vous établir"

Le 2 novembre il demande sa nièce en mariage pour son collaborateur, le 9, dîner de présentation et le mariage est célébré le 9 janvier... Pendant cet intervalle, les fiancés sont séparés, Joseph travaillant à Vienne, à Valence, à Montpellier et je possède une charmante correspondance qui nous permet de revivre en pensée cette idylle, prélude à 38 ans de vie heureuse.

Voici donc comment un enfant de la Matheysine quitta sa famille pour s'installer à Grenoble où il va créer une entreprise qui va devenir la toute première de la ville. Chose curieuse, il ne parla jamais à personne de ses ancêtres cloutiers, ni même de son père Pierre BOUCHAYER qui dût éteindre ses forges l'une après l'autre et finalement s'embaucher à la Mine ... L'Histoire de la famille, abondamment racontée par l'oncle Auguste, fut dévoilée pour la première fois par le frère cadet de Joseph, Eugène BOUCHAYER, qui succéda à Joseph et qui, un beau jour des années vingt, évoqua ses souvenirs : tout jeune, il gardait les chèvres à proximité du hameau des Aveillans et portait leur lait à l'un de ses frères qui forgeait des clous à proximité. Auguste s'empessa de visiter les lieux et redécouvrit le hameau des Bouchayer, rencontra des cousins, fit des recherches sur cet artisanat et se livra à toutes sortes de suppositions et d'études. Il découvrit même des tombes gallo-romaines sur le lieu même où travaillaient ses ancêtres, "avec des vases contenant des graines de bourrache, de sarrasin, de persicaire, d'herbeaux, de millet d'amour et de millet perlé"(sic). MÜLLER, qui fut le créateur du Musée Dauphinois, décrit les tombes, les bracelets et restes du III^e siècle.

Auguste s'étonna de ne pas retrouver des traces des incursions sarrasines et alla en chercher dans le mandement de Rattier (où habitaient les PERRIN. Une tranchée, nouvellement ouverte, avait mis à jour des lauzes de pierre, toutes orientées vers le sud, avec des corps disposés dans le même sens. Il écrit dans le premier chapitre de son ouvrage "LES BATTEURS DE VERGETTES" le paragraphe suivant (la vergette est la tige d'acier, matière première du clou forgé):

" Sur cette macabre découverte, je résolus de fouiller le cimetière du Freynet ...
Aidé par mes amis DUCREST et MAGNIEN, maire de NANTES en RATTIER, et par mes fils.
la récolte fut bonne et je rapportais à l'Ecole de Médecine de Grenoble dix crânes
identiques qu'une rapide mensuration révéla être de type berbère".

Ces Sarrasins ne doivent pas être dconfondus avec les arabes vaincus à Poitiers
par Charles MARTEL (732). C'est à la fin du X^e siècle que le Comte d'ORANGE chassa
définitivement ces musulmans débarqués à Saint Tropez, installés à La Garde Freinet
et qui de montagnes en montagnes allèrent razzier les pays de l'Allobrogie.

Un soir à Lyon, dînant à côté d'un érudit professeur de Médecine, nous parlons
des origines des noms patronymiques ; je lui explique que Bouchayer vient de
bouscatier, l'homme qui fabrique le charbon de bois. Dans le Trièves, il existait
une petite industrie sidérurgique, le charbon de bois était utilisé dans le
haut-fourneau pour fondre le minerai local et mes ancêtres travaillaient sans
doute dans la forêt, avant de battre le fer pour forger des clous...

"J'aurais plutôt pensé, me dit-il que votre nom provienne de Bou Chaïb, qui veut
dire vieux père, en arabe" ! J'accepte bien volontiers cette explication, mais ce
qui m'étonne, c'est qu'Auguste BOUCHAYER qui s'est longtemps posé des questions
sur nos origines et qui fouilla des tombes sarrasines en Matheysine n'ait jamais
songé à cette hypothèse !

Petite précision avant de quitter la Matheysine : elle est bordée par le Drac,
comme le Trièves. Je tiens personnellement pour certain que les BOUCHAYER sont
originaires du Trièves et qu'au moment des Guerres de Religion, une partie d'entre
eux émigrèrent de l'autre côté de cette profonde gorge du Drac qui constitua la
limite (naturelle) entre pays protestants et catholiques.

Je citerai, enfin, les dernières phrases écrites par Raoul BLANCHARD, le professeur
de géographie de l'Université de Grenoble dont les études sur les Alpes Françaises
font autorité, lignes écrites dans son ouvrage sur GRENOBLE, " étude de géographie
urbaine" (Editions Didier & Richard, 3^e édition 1935) :

*... il y a toujours eu à Grenoble des hommes formés à
la dure école de la montagne, qui ont su tirer de ses médiocres
facteurs géographiques plus qu'on eut espéré leur demander.
Grenoble est, plus que beaucoup d'autres villes, une réussite
humaine plutôt qu'une résultante aisée du jeu des forces
naturelles.*

QUELQUES
GRANDS
MATHEYSINS

MINES
D'ANTHRACITE



M. HENRI GIROUD



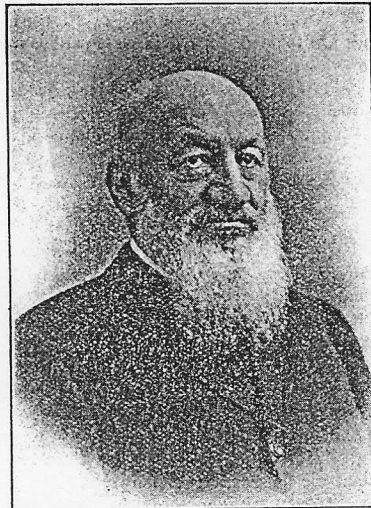
M. le Comte HENRY DE RENVILLE



M. VALÉRIAN PERRIN
GANTERIE



M. JOSEPH BOUCHAYER



M. FÉLIX VIALLET

METALLURGIE



M. FRANÇOIS DUMOLARD

CIMENTERIE



M. CONSTANT VIALLET

Les archives ont évidemment conservé tous les "actes de société", généralement établis pour 6 ans. Chaque fois, les participations variaient. Au départ, Joseph fut seul, aidé par son jeune frère qu'il avait déjà fait venir chez BOUVIER. Ensuite associé avec Félix VIALLET à 50/50, avec sa famille, il prit rapidement la majorité. Il est certain que la présence de Félix VIALLET fut très bénéfique ; je suppose que s'il ne s'octroya pas les mêmes avantages que Joseph et Eugène BOUCHAYER (logement, appointements et part des bénéfices) c'est qu'il s'intéressa de bonne heure à la gestion municipale (conseiller en 1888) et que par honnêteté il ne voulait pas être placé sur un pied d'égalité avec ceux qui consacraient tout leur temps à l'usine. Félix VIALLET avait aussi d'autres occupations, dans des sociétés comme le Club Alpin, mais surtout, il se consacra à la politique. Signalons qu'il présidait aux destinées des FORCES MOTRICES DE L'ARVE, dans laquelle les BOUCHAYER avaient investi 180 000 F. Au même moment, le compte-courant de Joseph dans les livres de la société était de 400 000 F., des terrains étaient acquis, des immeubles de rapport construits en plus des ateliers, et une maison de campagne (aujourd'hui en plein Grenoble), ouverte l'été et les fins de semaine (Louis, le plus jeune fils, avait fait installer un tennis, le dernier sport à la mode). Il s'agissait d'une très belle réussite dans ce contexte dauphinois, confirmée par les succès scolaires des fils.

Joseph mourut en 1898 ; malade déjà depuis quelques années, il avait abandonné les rênes de l'affaire à Eugène (48 ans - de 15 ans son cadet) qui recevait 45% des bénéfices, contre 10% à VIALLET. L'aîné des gendres, VOLLAIRE, (45 ans) avait droit à 25%. Aimé BOUCHAYER (31 ans) était associé depuis peu et recevait 10%, comme son père. La succession fut pénible, comme trente ans plus tôt à la Maison BOUVIER. Le dernier gendre, Joseph PRAT, âgé de 35 ans, avait déjà quelque ancienneté dans la Maison et les trois autres fils avaient respectivement 28, 26 et 22 ans. Les deux premiers sortaient de Centrale, le dernier n'avait pas fait de bien brillantes études. Leur mère se plaignit amèrement auprès de son beau-frère du traitement réservé à ses enfants et se voyait opposer l'opinion de l'associé VIALLET...

Cette situation ne dura pas : en 1899, Hippolyte épousait Mlle RAYMOND et entra chez son beau-père, mais surtout, Eugène, pourtant dynamique et revenu à Grenoble (il était remplacé au bureau de Lyon par Joseph PRAT) laissait Aimé prendre de l'autorité et devenir le chef de la Maison, qu'il allait transformer en société anonyme en 1912, après la création de nouvelles installations et le développement de nouveaux marchés. Joseph était entouré de son frère, de 2 gendres et de 4 fils. Sa femme, malgré qu'elle eut à élever huit enfants, s'occupait de la paie et des facturations... On travaillait de six heures du matin à huit heures le soir, le samedi, et le dimanche matin, ce qui permettait d'exécuter des commandes importantes en un temps record... C'était cela l'entreprise familiale de 1900 ! A partir de ces bases solides elle allait devenir une puissante société régionale à rayonnement national.

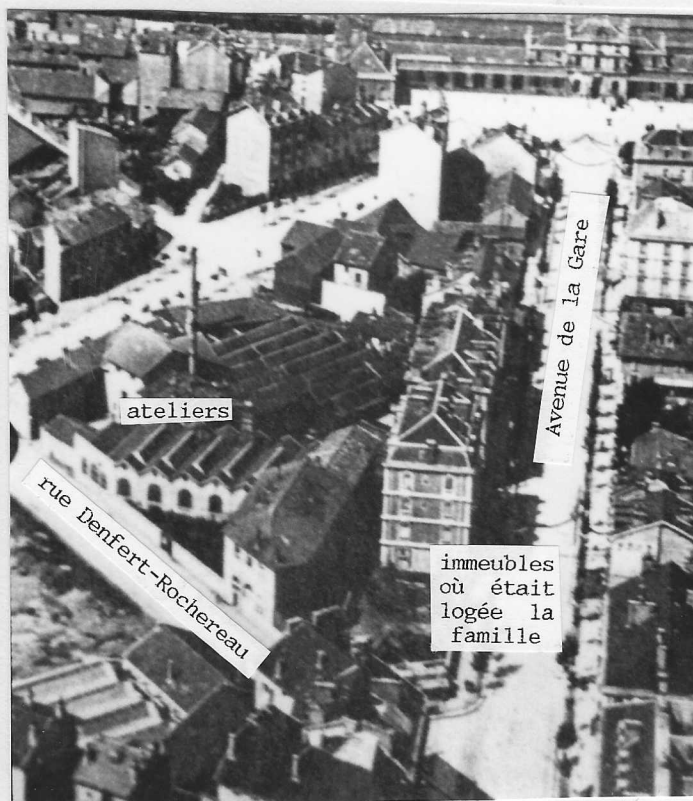
Chiffres d'affaire

Chiffres d'affaires:

		De Grenoble	De Lyon	Cota												
1877	J.B. associé 45%															
1878	F.V. id. 45%															
1879	E.B. intér. 10%															
1880		468.584		468.:												
1881	J.B. associé 40%	472.890		472.:												
1882	F.V. id. 40%	486.959		486.:												
1883	E.B. intér. 20%	528.274		528.:												
1884		586.281		586.:												
1885	J.B. associé 32.5% F.V. " 32.5% E.B. " 20% M.V. intér. 15%	443.571		443.:												
Association de M ^r Eugène																
1886	J.B. associé 35.67%	302.586	170.000	472.:												
Création de la maison de Lyon																
1887	F.V. " 26.67%	310.803	276.000	586.:												
1888	E.B. " 26.67%	369.351	325.000	594.:												
1888	M.V. intér. 10%															
1889	J.B. associé 35%	354.870	340.000	694.:												
1890	F.V. " 25% E.B. " 25% M.V. intér. 15%	314.690	253.000	567.:												
1891	J.B. associé 40%	428.287	352.000	780.:												
1892	F.V. " 40%	380.392	241.000	621.:												
1893	E.B. " 45%	372.596	320.000	692.:												
1894		470.792	390.000	860.:												
1895	M.V. intér. 25%	500.000	412.293	912.:												
1896	A.B. intér. 10%	678.000	312.153	990.:												
1897	J.B. 10% F.V. 10% E.B. 25% M.V. 20% A.B. 15% Prat Réserv. 5%	En 1870, Joseph BOUCHAYER s'associa à Félix VIALLET, chacun apportant à la nouvelle affaire 40 000 F.														
1898	Janvier 1898 décès de M ^r J.B.															
1899	Il est intéressant de voir l'évolution du chiffre d'affaires pendant " l'âge d'or " de la gestion de Joseph, qui se termine en 1895. Le relai est pris ensuite par Aimé et Félix VIALLET, avec la construction de Chedde.															
1900	<table border="0"> <tr> <td>1899</td> <td>avoir sur Champ</td> <td>333.011</td> </tr> <tr> <td></td> <td>Trav. ordres</td> <td>1.112.102</td> </tr> <tr> <td></td> <td>N^{ts} fondés par lui</td> <td>248.966</td> </tr> <tr> <td></td> <td><u>1899</u></td> <td><u>1.694.079</u></td> </tr> </table>				1899	avoir sur Champ	333.011		Trav. ordres	1.112.102		N ^{ts} fondés par lui	248.966		<u>1899</u>	<u>1.694.079</u>
1899	avoir sur Champ	333.011														
	Trav. ordres	1.112.102														
	N ^{ts} fondés par lui	248.966														
	<u>1899</u>	<u>1.694.079</u>														
1901	F.V. associé 22 1/2%	4000	Apprentis													
1902	E.B. dont 5% par Prat 25%	4000	30 Avril: Mort de Louis Cédric													
1903	A.B. associé 22 1/2%	4000	20 8 ^{es} : Décès de M ^r Vollaize													
1904	Prat int. 15%	3600	1 ^{er} 9 ^{es} : Diminution Bureau et chaudière													
1905	Aug ^t B. " 10%	3600	Les francs courants sont constants (!) les progressions sont réelles et dix ans plus tard, avec le transfert au Pont du Drac, le chiffre d'affaires sera doublé.													

Joseph BOUCHAYER fut donc l'un de ceux qui donnèrent à Grenoble un élan industriel, à l'époque évidemment favorable de la fin du XIX^e siècle. A la mort de celui qui était devenu son oncle, Hippolyte BOUVIER, il quitta cette Maison, car il lui était imposé de partager "le pouvoir", comme on dirait maintenant, avec les deux contremaîtres, FAURE et GUILLET, qu'il avait auparavant sous ses ordres. En effet, pour des raisons de santé, M. BOUVIER s'était retiré dans sa propriété de campagne, tandis que Joseph dirigeait l'affaire. Le contrôle du patron était permanent et sévère, la correspondance échangée entre les deux hommes montre qu'après la formation sur le tas, le jeune BOUCHAYER (déjà âgé de trente ans) recevait une éducation permanente sur la façon de gérer, de discuter avec les clients ou de prendre les marchés.

La séparation avec Mme BOUVIER fut difficile et déplaisante, mais avec les contremaîtres qui créèrent une affaire "GUILLET & FAURE, successeurs d'Hippolyte BOUVIER" des relations amicales subsistèrent. C'est, du reste, ce qui nous apporte la preuve des qualités du mathésin : l'ancienne Maison périclita, tandis que Joseph BOUCHAYER, d'abord seul, puis associé à Félix VIALLET, se développa très rapidement. Les ateliers furent déménagés deux fois, pour finalement occuper un terrain plus vaste, avenue de la Gare (aujourd'hui Félix Viallet), où avait été achetée une fonderie.



Cette photo fut prise d'un ballon captif en 1888, lors de la visite à Grenoble du Président SADI CARNOT.

A côté des usines et en bordure de l'avenue de la gare, les deux immeubles permettent de mesurer le chemin parcouru depuis la fondation de la Maison BOUCHAYER en 1868.

En plus de la fonderie TALLIN, acquise en 1869, 13000 m² furent cédés par les Hospices de Grenoble en 1877.

Eugène BOUCHAYER, le jeune frère de Joseph, développa beaucoup la branche chauffage et il fallut à nouveau envisager l'édification d'une fonderie nouvelle. 13000 m² furent achetés rue des 120 Toises, près du Drac, en 1894 et il fut décidé, dès la mise en route, de transférer tous les ateliers dans ce quartier. En 1898, 15000, puis 8000 m² furent acquis, permettant d'installer un grand hall de chaudronnerie.

Celui-ci, l'usine A, fut démonté après la fermeture de l'Exposition Universelle de 1900 à Paris ; c'était l'une des galeries des machines, construite par Eiffel.

Aimé BOUCHAYER acheta 100 ha. Il en conserva 40 pour son usine, plus quelques pour le Chocolat DAUPHIN. 60 furent réservés aux CHAMPS ELYSEES DE GRENOBLE.

Les archives ont évidemment conservé tous les "actes de société", généralement établis pour 6 ans. Chaque fois, les participations variaient. Au départ, Joseph fut seul, aidé par son jeune frère qu'il avait déjà fait venir chez BOUVIER. Ensuite associé avec Félix VIALLET à 50/50, avec sa famille, il prit rapidement la majorité. Il est certain que la présence de Félix VIALLET fut très bénéfique ; je suppose que s'il ne s'octroya pas les mêmes avantages que Joseph et Eugène BOUCHAYER (logement, appointements et part des bénéfices) c'est qu'il s'intéressa de bonne heure à la gestion municipale (conseiller en 1888) et que par honnêteté il ne voulait pas être placé sur un pied d'égalité avec ceux qui consacraient tout leur temps à l'usine. Félix VIALLET avait aussi d'autres occupations, dans des sociétés comme le Club Alpin, mais surtout, il se consacra à la politique. Signalons qu'il présidait aux destinées des FORCES MOTRICES DE L'ARVE, dans laquelle les BOUCHAYER avaient investi 180 000 F. Au même moment, le compte-courant de Joseph dans les livres de la société était de 400 000 F., des terrains étaient acquis, des immeubles de rapport construits en plus des ateliers, et une maison de campagne (aujourd'hui en plein Grenoble), ouverte l'été et les fins de semaine (Louis, le plus jeune fils, avait fait installer un tennis, le dernier sport à la mode). Il s'agissait d'une très belle réussite dans ce contexte dauphinois, confirmée par les succès scolaires des fils.

Joseph mourut en 1898 ; malade déjà depuis quelques années, il avait abandonné les rênes de l'affaire à Eugène (48 ans - de 15 ans son cadet) qui recevait 45% des bénéfices, contre 10% à VIALLET. L'aîné des gendres, VOLLAIRE, (45 ans) avait droit à 25%. Aimé BOUCHAYER (31 ans) était associé depuis peu et recevait 10%, comme son père. La succession fut pénible, comme trente ans plus tôt à la Maison BOUVIER. Le dernier gendre, Joseph PRAT, âgé de 35 ans, avait déjà quelque ancienneté dans la Maison et les trois autres fils avaient respectivement 28, 26 et 22 ans. Les deux premiers sortaient de Centrale, le dernier n'avait pas fait de bien brillantes études. Leur mère se plaignit amèrement auprès de son beau-frère du traitement réservé à ses enfants et se voyait opposer l'opinion de l'associé VIALLET...

Cette situation ne dura pas : en 1899, Hippolyte épousait Mlle RAYMOND et entra chez son beau-père, mais surtout, Eugène, pourtant dynamique et revenu à Grenoble (il était remplacé au bureau de Lyon par Joseph PRAT) laissait Aimé prendre de l'autorité et devenir le chef de la Maison, qu'il allait transformer en société anonyme en 1912, après la création de nouvelles installations et le développement de nouveaux marchés. Joseph était entouré de son frère, de 2 gendres et de 4 fils. Sa femme, malgré qu'elle eut à élever huit enfants, s'occupait de la paie et des facturations... On travaillait de six heures du matin à huit heures le soir, le samedi, et le dimanche matin, ce qui permettait d'exécuter des commandes importantes en un temps record... C'était cela l'entreprise familiale de 1900 ! A partir de ces bases solides elle allait devenir une puissante société régionale à rayonnement national.

Aimé BOUCHAYER

...chef de toute l'industrie alpestre, à la tête du régionalisme dauphinois pour servir et unir tous les intérêts de sa province.

Raoul BLANCHARD : Les Animateurs - UN PIONNIER DE LA HOUILLE BLANCHE,
UN GRAND DAUPHINOIS - Aimé BOUCHAYER (La Revue Hebdomadaire, Paris).

Raoul BLANCHARD poursuit ainsi sa conclusion : "Sans le chercher et presque sans s'en douter, il était ainsi devenu la grande personnalité morale de sa petite patrie. A la lettre, il était sans contestation le premier dans sa ville, le premier dans sa province. Il n'avait plus d'adversaires, dans un département où les passions politiques pourtant sont vives ; parmi ses meilleurs amis, il en comptait qui étaient à cent lieues de ses convictions privées. Mais tous le respectaient, le savaient préoccupé en toute honnêteté du bien public, et n'hésitaient pas à recourir à lui".

"Ce sont des hommes comme Aimé BOUCHAYER qui sont la force de la France, loin de l'agitation un peu trouble de la capitale ; qui, une fois attelés à la besogne, ne la lâchent pas, se souciant peu d'un plus large théâtre et d'applaudissements plus flatteurs." ...

Raoul BLANCHARD, c'est le fondateur de l'Institut de Géographie Alpine. Il a créé autour de lui une Ecole, son rayonnement fut immense. Son ouvrage sur les ALPES OCCIDENTALES est le fruit de 40 années de recherches. Je ne peux évidemment juger de ses mérites de géographe, mais j'ai particulièrement apprécié l'ethnologue, l'homme qui étudia les groupes sociaux de la civilisation pré-industrielle de nos contrées alpines, rechercha les influences de l'immigration sur les éléments constitutifs du caractère alpin, aussi bien que celles de l'environnement montagnard. J'ai déjà cité son jugement sur l'apport des matésins au dynamisme de la ville de Grenoble, alors, ... quand on lit ces quelques phrases, on est fixé sur l'homme que fut Aimé BOUCHAYER. J'ai sans doute tort d'ajouter ce qui va suivre !

Dans les pages suivantes, je citerai encore BLANCHARD, à propos d'Auguste. Par contre je n'ai rien de lui sur Hippolyte. C'est dommage, car ces trois frères, extrêmement unis, au point que le développement des E.B.V. pendant la moitié de XX^e siècle, est dû autant à l'aîné qu'aux cadets, ces trois frères étaient très différents. On n'a pu savoir ce qu'aurait réalisé le quatrième, puisqu'il est mort jeune ; on sait qu'il était beau garçon, sportif (il escaladait La Meije en 1900), amateur des nouveautés, comme la photographie, débrouillard, courageux, ... mais quel était son trait dominant ? Par contre, on peut dire qu'Aimé fut un industriel, Hippolyte un financier et un homme de communication, Auguste un chercheur, curieux de tout,

DISTRIBUTION SOLENNELLE

DES PRIX

EXCELLENCE

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, de Grenoble, interne.
1^{er} Accessit. FERRAND, Alphonse, de Pont-de-Beauvoisin, externe.
2^e — VIALLET, Daniel, de Notre-Dame-de-Vaulx, interne.

MATHÉMATIQUES ET COMPTABILITÉ

Prix..... FERRAND, Alphonse, déjà nommé.
1^{er} Accessit. BOUCHAYER, Aimé, d. n.
2^e — VIALLET, Daniel, d. n.

SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. FERRAND, Alphonse, d. n.
2^e — VIALLET, Daniel, d. n.

COMPOSITION FRANÇAISE

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. NICOT DE VILLEMAM, Louis, d'Aix (Sa-voie), interne.
2^e — VIALLET, Daniel, d. n.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. FERRAND, Alphonse, d. n.
2^e — RAMEL, Emile, du Bourg-d'Oisans, int.

MORALE

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. FERRAND, Alphonse, d. n.
2^e — VIALLET, Daniel, d. n.

DESSIN GRAPHIQUE ET ÉCRITURE

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. GIVAUDANT, Ferdinand, de La Tronche, interne.
2^e — CHARLON, Eugène, du Touvet, interne.

DESSIN D'IMITATION

Prix..... BOUCHAYER, Aimé, déjà nommé.
1^{er} Accessit. GIVAUDANT, Ferdinand, d. n.
2^e — CHARLON, Eugène, d. n.

Gymnastique : (no 110)

Prix : Bouchayer Aimé

Après ce prix d'excellence, en 1884, Aimé BOUCHAYER fut très handicapé par une fièvre typhoïde (milieu de 85) qui interrompit ses études, avant le baccalauréat. La rentrée suivante, au Lycée Champollion de Grenoble fut laborieuse et ses résultats scolaires bien moins brillants. Au cours du second trimestre, on lit sur ses carnets qu'il s'inquiète, finalement, il n'est pas autorisé à se présenter dans l'Académie de Grenoble et c'est en catastrophe, l'avant-veille de l'écrit, qu'il part à Marseille avec son dossier et obtient l'autorisation de se présenter.

poète, dans le sens de rêveur, c'est-à-dire prenant ses rêves pour des réalités et ne gardant plus "les pieds sur terre".

Aimé, lui, était un industriel "ardent", ayant le pouvoir de transmettre son "feu sacré" à tout son environnement (il l'a fait magnifiquement pendant la Grande Guerre). Aimé avait des yeux de braise, on disait de lui que son regard était "bleu acier" et qu'il vous transperçait, mais avec l'ardeur d'une conscience tranquille.

On trouve dans le grand dictionnaire ROBERT, les synonymes suivants, pour ardent : "actif, bouillant, chaleureux, emballé, emporté, enflammé, enthousiaste, exalté, fervent, fougueux, généreux, impatient, passionné, vif".

Sous certains côtés, cette ardeur, cet élan, emballement même pour une cause ou une idée, créait une possible similitude entre lui et Auguste ; on peut aussi s'étonner de ces traits de caractère chez des enfants de la Matésine, puisque le montagnard est prudent, méfiant, laborieux mais narquois, attendant l'heure propice...

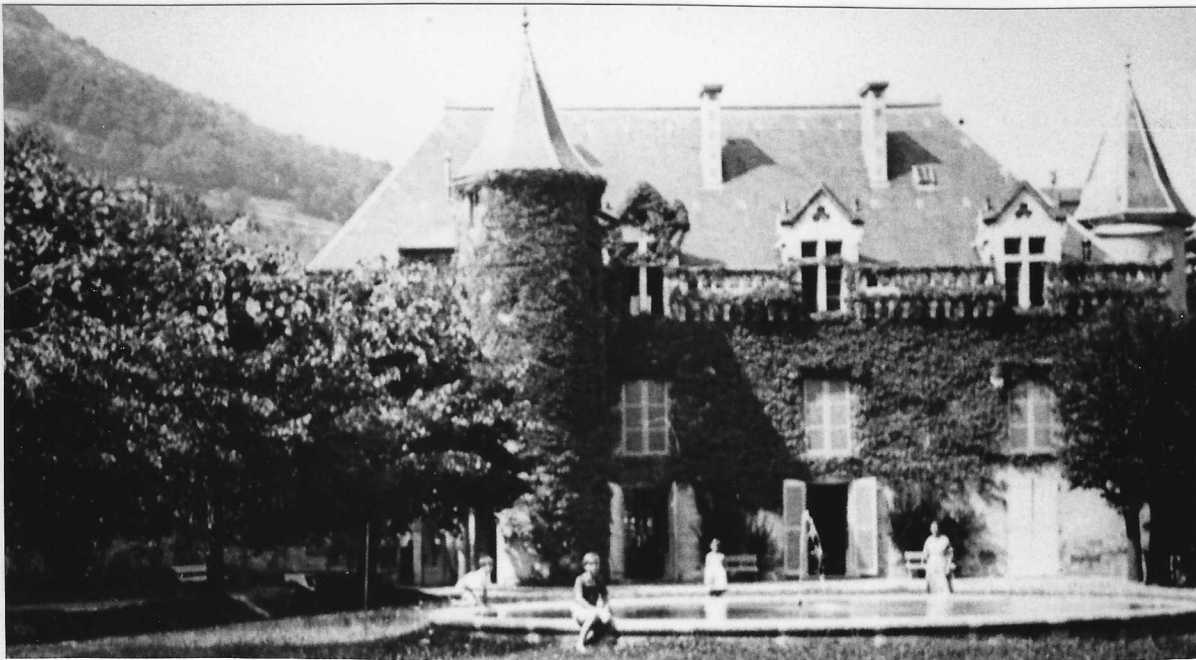
Au fond, c'est Hippolyte qui, en fils de la montagne, donnait le plus l'impression de force et de stabilité, ses deux frères étant capables de gestes commandés par l'élan et la foi plutôt que par la raison.

Evidemment, cette vivacité lui joua des tours, et lui fit commettre un grave péché de jeunesse, rapporté par son fils, Jean BOUCHAYER, qui reprit ses carnets et lettres à sa sœur à l'époque de son baccalauréat. Aimé était le premier de sa classe au Lycée Champollion où il terminait ses études secondaires à la sortie de Vaucanson. Ses deux frères, qui suivirent le même cheminement et moins brillants que leur aîné entrèrent à l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, la meilleure préparation à une carrière industrielle, ..., or Aimé BOUCHAYER ne fut même pas bachelier !

Il s'était présenté en juillet 1866 au baccalauréat de Marseille avec 700 candidats ; 38 seulement furent reçus (5%). Sur les admissibles, deux seulement avaient pu faire complètement le problème de mathématiques. Aimé était l'un d'eux. Ses notes à l'écrit lui avaient donné un bon nombre de points d'avance ; il se présenta donc à l'oral avec confiance. Chacune des matières était cotée sur 5 ; il eut 3 en Physique, 3 en Histoire (campagne d'Italie), 3 en Géographie (Tonkin), 3 en Français (Boileau), 4 en Italien, 4 en philosophie, 4 en latin (César). Il était sûr d'être reçu et, glorieux, il se présente à la dernière épreuve, celle des Maths, où le professeur SAUVAGE lui pose cette question insolite : "Alors, c'est vous qui avez fait tout le problème ?" Au lieu de répondre un "oui", modeste, Aimé déclare : "Non, c'est le fils de mon concierge !" Il récolte un zéro pointé qui annule toutes les autres notes avec l'interdiction de se présenter à l'avenir à d'autres épreuves.

Il est vrai qu'il s'agit là davantage d'effronterie et d'impertinence que d'une réaction d'un caractère ardent ; mais le contraire d'impertinent, c'est "convenable, raisonnable et sage", tout comme le contraire de vif et fougueux ! J'ajoute, pour la petite histoire, que les bulletins de mes filles ont souvent reçu l'annotation : irrespectueuse et insolente ! Est-ce par hérédité ?

Nul doute que cette stupide expérience contribua à fortifier une meilleure maîtrise.



Le "Clos aux Combes" . En 1912, Aimé BOUCHAYER quittait la "campagne" d'Herbeys pour s'installer à Seyssinet. La même année, se construisait "La Condamine" où allaient s'installer son frère Auguste (ainsi que la maison de la Croix de Montfleury habitée par Jean BOUCHAYER, de 1926 à 1988) Hippolyte habitait Paris avenue Kléber et possédait une chasse de près de 3 000 ha à Souesmes, bordée par celles de ses deux beaux-frères.

Les archives familiales "Aimé BOUCHAYER" :

- ses discours, agendas, carnets de notes, de comptes, de voyages, de conseils, ...
- les hommages rendus par l'Association des Producteurs des Alpes Françaises,
- recueils des discours prononcés lors de ses funérailles (1927),
- par Maurice GARIEL : Aimé BOUCHAYER, ancien président de la Sté Scientifique du Dauphiné et par Raoul BLANCHARD : un pionnier de la Houille Blanche, un grand Dauphinois.
- correspondances manuscrites reçues de son père, de sa mère, de son oncle Eugène, et Félix VIALLET, de 1886 à 1905,
- correspondance de guerre avec son fils (3 volumes),
- actes de société, bilans, etc. annotés (son dossier personnel). ...etc. ...



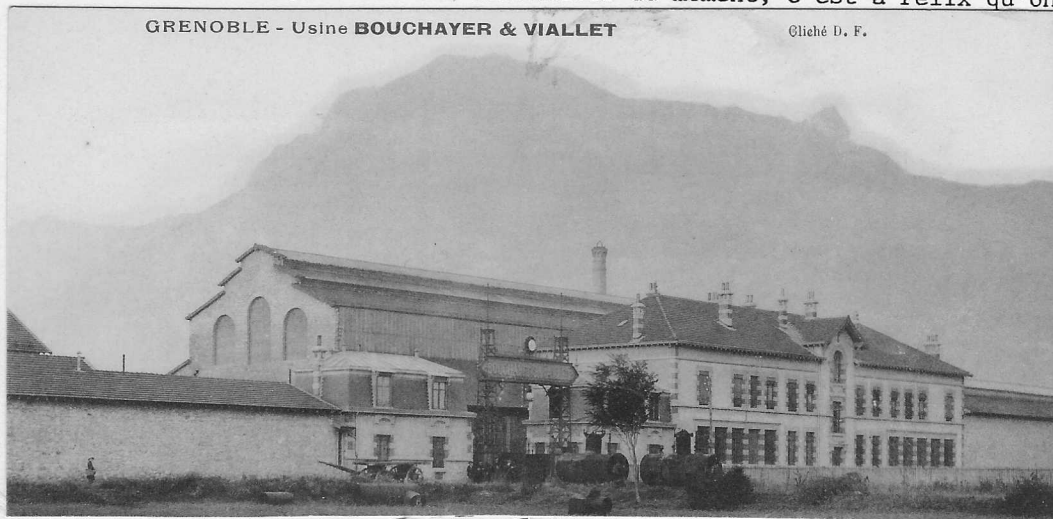
Très vite, Aimé BOUCHAYER devint le chef de l'entreprise. Ne voulant rapporter ici l'histoire, les faits cités ne sont choisis que pour tenter d'analyser le portrait de cet homme exceptionnel. Son ascension tient à plusieurs raisons ; nous savons que les principales sont ses qualités intellectuelles et la certitude qu'avait son père de tenir en ce fils le meilleur gage de pérennité pour sa création.

Félix VIALLET lui apporta beaucoup, par sa largeur de vues, ensuite par son abandon des affaires privées au bénéfice de la politique, entraînant Eugène BOUCHAYER dans son sillage. Quand Félix devint Maire de Grenoble, Eugène était son premier adjoint et présidait déjà depuis quelques années l'UNION COMMERCIALE. Nous possédons toute la correspondance de Félix VIALLET à son jeune associé, au début du siècle, il passait alors de longs séjours à Nice, par contre, on ne sait pas grand'chose des rapports entre les deux hommes au moment où BOUCHAYER & VIALLET prit son second souffle.

Jusque là, l'activité principale de l'usine était l'installation d'usines à gaz, avec ses tuyauteries, charpentes, pièces chaudronnées, la fourniture de pièces de fonderie et les installations de chauffage central dans les bâtiments publics, églises, hôpitaux, etc. A Lyon, Eugène BOUCHAYER élargissait constamment la clientèle et il réalisait la moitié du chiffre d'affaires.

* Puis, la lettre de 1888 le montre, vint l'ère du développement de la Houille Blanche. Déjà, les BERGES, 53 MATUSSIÈRE, FREDET, papetiers, étaient clients et même amis de Joseph BOUCHAYER, mais ces pionniers furent relayés par d'autres promoteurs de l'énergie électrique. On se faisait concurrence pour obtenir des concessions d'aménagement de bassins, comme on l'avait fait au début du siècle pour la houille noire et je pense que si, comme son père, Aimé a saisi tout l'intérêt de ce marché et d'une spécialisation nouvelle dans les tuyaux sous pression, Félix VIALLET allait plus loin : pourquoi ne pas investir dans des affaires qui ensuite vous passeraient des marchés ? Cette conception fut largement développée par la suite par Aimé BOUCHAYER, aidé par son ami LOUCHEUR et sa SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ENTREPRISE. Ils furent les pionniers de l'interconnexion des réseaux électriques, entre usines de production qu'ils avaient largement contribué à bâtir.

52 * Que Joseph ait ou non partagé cette conception nouvelle, dès 1895, date où elle fut mise en œuvre pour l'aménagement de la chute de l'Arve, il est certain que si les bureaux édiflés à côté de la nouvelle fonderie (transférée en 1898, Joseph l'a donc vue construire) ont une taille très supérieure aux nécessités du moment, c'est à Félix qu'on le doit.



A la mort de Joseph, Eugène n'entend pas favoriser l'accession de ses fils aux postes de commande. Mme BOUCHAYER lui écrit, en effet : "En venant près de vous samedi pour vous rappeler les dernières volontés de mon mari, vous m'avez abreuvé d'amertume. Sur son testament il vous priait d'être leur Père, aujourd'hui vous me dites que dans les affaires vous n'êtes même pas leur Oncle"... C'est

Félix VIALLET qui va faire d'Aimé le chef de l'entreprise. Jusque là, il était "associé", recevant une petite part des bénéfices d'inventaire, mais à partir de 1901 il participe au tiers des fonds sociaux ; le transfert de la chaudronnerie de l'avenue de la gare aux bords du Drac, ce sera son œuvre et l'acquisition de vastes terrains pour subvenir aux nécessités d'expansion futurs, sa conception. C'est lui qui achète l'un des halls des machines de l'Exposition Universelle de 1900 pour le remonter à Grenoble (aujourd'hui Centre National d'Art Contemporain).

Mon avis est que si, jusqu'en 1898, Aimé BOUCHAYER s'est comporté en fils respectueux et dévoué à son père, il s'est ensuite affranchi de la tutelle de son oncle Eugène, de 16 ans son aîné, pourtant remplacé à Lyon par le dernier des gendres, Joseph PRAT, il a éloigné Marius VOLLAIRE en l'installant à Chedde, au montage, puis à l'exploitation de l'usine d'explosifs, tout ceci avec l'appui de Félix VIALLET.

APRES 1900 LE DEVOUEMENT DE SES FRERES

Toutes ses ambitions, Aimé ne put les réaliser que grâce au dévouement de ses frères Hippolyte et Auguste (on ne peut parler de Louis, trop jeune et trop tôt disparu lors du montage d'une conduite d'eau en Colombie - 1902).

L'admiration qu'ils lui vouaient est illimitée ; c'est le frère aîné, de 5 et 7 ans plus âgé, ce qui est important en entrant dans la vie active. Le plus extraordinaire, c'est qu'Aimé a aussi une considération sans bornes pour ses cadets - et ceux-ci la méritent :

Hippolyte lui apportera la confiance de l'électro-métallurgie, grande consommatrice de kilowatts-heure, donc des alliances et des commandes. Il est en plus son ambassadeur, voire son démarcheur, à Paris où s'installent finalement tous ces industriels ayant connu quelques succès en province.

Quant à Auguste, son ingéniosité n'a d'égale que son imagination, sa culture scientifique fait de lui un ingénieur de grand talent. En plus, il est très dynamique et Aimé prendra toujours ses extravagances pour des choses sérieuses, au moins jusqu'à ce que la crise économique l'oblige à la rigueur.

En 1916, par exemple, la manutention des obus est faite à l'aide de chariots et de brouettes, donc de chevaux et d'une centaine de manœuvres. Auguste "s'est mis dans la tête de supprimer toutes les brouettes". Il a déjà installé 10 transporteurs, il y en aura 100 à la fin de l'année et 80 hommes seront rendus disponibles... Aimé BOUCHAYER s'en amuse et admire même, pendant qu'Eugène devient neurasthénique à la vue de ce que font ses neveux (Il est président des E.B.V.).

Leur plus beau titre de gloire, sur le plan de la technologie, sera l'installation de la souderie au gaz à l'eau (usine B). (1910)

Pour équiper des chutes d'eau, il fallait pouvoir disposer de machines outils de plus en plus puissantes. Chez BOUCHAYER & VIALLET on pouvait cintrer des tôles jusqu'à 35 mm d'épaisseur ; l'industrie allemande pouvait faire mieux et tout porte à croire que, non contents de posséder en leur sol des mines de fer et de houille, nos voisins, dans leur vision de pangermanisme, voulaient aussi fournir l'Europe en électricité d'origine hydraulique. Ils avaient acquis, soit directement, soit en sous-main, des concessions dans les hautes vallées savoyardes, en Tarentaise, par exemple, et commencé à édifier des installations - qui furent mises sous séquestre pendant la guerre. Une grande firme, MANNESMANN, avait mis au point un procédé de soudage de l'acier, permettant de supprimer le rivetage. Aimé et Auguste BOUCHAYER se mirent en tête d'installer, eux aussi, une souderie; le chauffage au "blanc soudant" des tôles opéré par des chalumeaux au gaz à l'eau, carburant à fort pouvoir calorifique (pour l'époque). Ce fut à l'usine "B", que fut mis en oeuvre ce procédé, jusque là monopole allemand. Raoul BLANCHARD écrit : "... on s'inquiéta dans la Ruhr à propos de ces petits industriels dauphinois qui bravaient le colosse de la métallurgie germanique. Les frères Mannesmann intervinrent et tentèrent d'intimider les audacieux ; ils furent mal reçus, et on prêta à Aimé BOUCHAYER, à ce propos, une réponse digne des héros d'Homère".

LES IDEES DE GRANDEUR

Aimé BOUCHAYER était maître de grands ateliers, très bien équipés ; il était aidé dans sa tâche par des hommes de valeur ; associé dans ses grandes réalisations avec Louis LOUCHEUR (Société Générale d'Entreprise) ; fournisseur des plus gros consommateurs de courant électrique (sociétés d'éclairage, tramways, électrochimie) ; animateur du puissant syndicat des Forces Hydrauliques, et en plus, il bénéficiait d'une confiance de plus en plus grande de la part de ses collègues, en raison de la droiture qu'il manifestait en affaires... Il résolut alors d'établir sa propre affaire sur un tout autre pied ; les banquiers étaient prêts à l'aider. Il décida de transformer la maison familiale en société anonyme, au capital de 4 millions de francs et de lancer un emprunt de 6 millions (1912).

Avec 4 millions de capital social, les E.B.V. devenaient la plus importante société de la région, mais sans vraiment changer son autonomie, car ces capitaux étaient déjà versés par la famille. En effet, les fonds sociaux s'élevaient déjà à plus d'un million et demie, Aimé BOUCHAYER en possédant 51%, Auguste 17 et Félix VIALLET le reste, 32%. (Il faut noter au passage qu'après l'installation cours Berriat, Félix VIALLET possédait la même somme d'argent, à quelques milliers de francs près, c'est lui, à l'époque, qui détenait plus de la moitié du fonds ; en dix ans, Aimé BOUCHAYER avait bloqué 600 000 F. de ses "économies").

A ces fonds sociaux, s'ajoutaient les comptes "spéciaux" de la famille. Ils s'élevaient déjà à 2 millions de francs en 1902 et avaient légèrement progressé. Depuis la création de l'affaire en 1868, la famille laissait en effet ses liquidités en compte-courant et même, lorsque Joseph dota ses filles, les gendres n'avaient pas la liberté de retirer telle partie de la dot pour telle acquisition, sans l'accord du beau-père !... Ces comptes étaient correctement rémunérés, si bien que des membres du personnel détenaient eux aussi des avoirs dans le grand livre, ainsi que parents et cousins. La société rémunérait donc bien 4 millions de capitaux et plus.

Ce qui allait changer, c'est qu'Aimé BOUCHAYER, en abandonnant cette économie familiale, ouvrait le capital à l'extérieur, un quart du capital, environ, serait souscrit par des amis, plus un très large marché anonyme, par le jeu des obligations. Il faut croire que les perspectives du marché étaient particulièrement favorables

CARNET DE NOTES DE M. Aimé BOUCHAYER

(Dimanche 2 août : premier jour de la mobilisation générale)

Mercredi 5 août 1914

8 à 10 heures au bureau : Maurice VIALLET veut licencier toute l'usine. Je m'y oppose et je déclare que je tiendrai jusqu'à notre dernier centime. 11 H Préfecture.

Jeudi 6 août

6 1/2 à 7 1/2 à la Mairie : le garde Sabion part.

8 à 10 1/2 au bureau; Les comptables d'Allevard à la maison. On leur refuse l'argent des paies des ouvriers. je les accompagne à la Banque de France et chez Charpenay et leur fait délivrer l'argent.

Nouvelle discussion avec Lorillou (directeur) qui malgré mes ordres formels a renvoyé en cachette un certain nombre d'ouvriers. Discussion violente : je lui dis qu'il comprend bien mal son rôle, qu'il a l'âme d'un valet et que le jour de la paix je le chasserai.

Il me dit que devant l'arrêt des arrivages et des expéditions il n'y a plus moyen de travailler longtemps et qu'il a cru prendre les intérêts de la maison qui va à la ruine si elle persiste. Je lui répons que cela ne le regarde pas, puisque je suis là pour le couvrir et que s'il n'a pas l'âme d'un chef pour comprendre qu'il faut nourrir les autres, il n'a qu'à s'en aller.

Je recommence avec lui la scène d'hier à la Préfecture et chez le Gouverneur, où j'ai déclaré que si l'on ne me rendait pas la libre disposition des ateliers, au lieu d'y laisser des malades et des chevaux, je déclinais toute responsabilité de ce qui pouvait arriver. Il faut bien que nos vieux ouvriers et les très jeunes, en un mot tous ceux qui ne sont pas mobilisés, soient occupés et puissent manger. N'ayant pas de moyens exceptionnels devant la catastrophe, j'ai au moins le sentiment de ma responsabilité.

.....

1914 2 octobre En revenant de voir mon fils Jean, blessé, à Arcachon, je profite de mon passage à Bordeaux pour aller au Ministère de la Guerre rendre visite à M. CAHEN qui me présente au Général LAGRANGE, directeur de l'Inspection Permanente des Forges. Il nous demande de fabriquer des douilles ou des obus explosifs de 75.

Je demande à voir les tables de fabrication et il me les montre immédiatement. Je suis effrayé de celles des douilles qui nécessitent 8 presses hydrauliques à tréfiler et lui dis que n'ayant pas une seule presse, n'ayant aucune habitude, aucun personnel, aucun ingénieur, en un mot aucune tradition nous irions certainement à un échec en nous lançant dans cette fabrication, ce serait courir une aventure.

Pour l'obus, les difficultés semblent un peu moindres, mais elles m'effraient quand même, n'ayant plus nos moyens d'avant la guerre et notre spécialité de grosse chaudronnerie ne mettant à notre disposition aucun des éléments nécessaires. M. le Général LAGRANGE insiste et fait appel à mon dévouement patriotique.

Je demande le temps qu'il faut pour faire une forge à obus et l'importance du capital à investir : 500 000 F. et si nous sommes prêts en cent jours nous aurons battu un record... Je lui demande si en cas de non réussite l'Etat nous tiendra compte de qq chose - non. Quelle durée et importance, pour le marché ? 31 janvier 1915.

Je lui dis que cela fait 120 jours et puisqu'il faut 100 jours minimum pour s'installer, on nous demande de dépenser un demi-million sans promesse d'aucun marché ! Il n'y a pas d'autorisation au delà du 31 janvier ! Je suis perplexe et regarde le plancher.....

Le Général insiste et me dit les besoins de la Défense Nationale... il me dit que c'est là une œuvre patriotique etc. ...

Je répons que puisque nous donnons nos enfants à la patrie, nous pouvons bien, sans autre réflexion, lui donner aussi tout ce que nous pouvons mettre à sa disposition et cela sans marchander.

Il me remercie et me prie d'envoyer notre Directeur aux Acieries de la Marine à Saint Chamond pour se rendre compte des difficultés de fabrication pour les douilles et les obus.

Je quitte le Général ce vendredi 2 octobre à midi. A 1 H 13, train pour Cette. 5 H Tarascon 10 H Avignon 14 H Montélimar 16 H Valence minuit samedi, arrivée à Grenoble.

Dimanche 4 octobre Je mets Lorillou au courant et je lui dis de se préparer à partir pour St Chamond. Je télégraphie séance tenante à M. LAURENT.

Lundi Réponse affirmative.

Mardi M. Lorillou part pour St Chamond et me télégraphie qu'il faut absolument renoncer aux douilles mais que pour les obus on peut essayer. M. Laurent sera à Grenoble ce

vendredi. Je passe alors un long télégramme à Auguste, capitaine au 1er Régiment de Montagne à Briançon pour le mettre au courant de l'effort qu'on nous demande. Je le prie de demander au Gouverneur de Briançon de lui accorder 48 H de permission pour venir en conférence avec moi à Grenoble. En l'absence de notre Pt du Conseil et de Maurice VIALLET, également mobilisé, je ne peux pas prendre une décision de cette importance tout seul. Au point de vue administratif et financier je n'ai besoin de personne, mais au point de vue technique je ne suis pas compétent et je lui dis de venir d'urgence pour pouvoir discuter avec M. Lorillou qui va certainement rentrer demain.

Jeudi 9 octobre Visite de M. RADISSON directeur des Acieries de la Marine

A 11 heures, pendant cette discussion, Auguste arrive de Briançon et nous dit que le Gouverneur, quand il a su qu'il s'agissait de fabrication d'obus lui a donné séance tenante l'ordre de venir et de rester le temps voulu pour nous permzetter de prendre une décision.

Auguste discute ... pourquoi faire des obus à ogive rapportée et pas monoblocs ? Il n'apprécie pas les raisons données et s'obstine. M. Radisson me dit qu'en présence de la valeur technique d'Auguste, il veut absolument le prendre aux Acieries de la Marine, pour le détacher ensuite à nos Etablissements. A 4 heures il passe le télégramme suivant à Bordeaux : "Tout arrangé pour monter forgeage obus chez Bévé, avons mis d'accord usiniers pour tournage. Serait indispensable obtenir sursis pour Auguste BOUCHAYER, etc."

Vendredi 10 octobre : Aimé B. repart à Bordeaux, d'où il télégraphie à Auguste à Briançon qu'il sera dix fois plus utile à l'usine qu'à sa batterie... ainsi lance-t-on la fabrication d'obus monoblocs.

pour avoir l'audace de prendre de tels risques !

Le premier exercice, 1913, allait montrer que le pari d'Aimé BOUCHAYER allait être gagné, mais la déclaration de guerre, en 1914, annonçait la ruine. Les réactions du chef d'entreprise sont alors troublantes : on découvre, à la lecture de ses notes, un homme inconnu. Jusque là, on le suit dans ses démarches commerciales, dans ses initiatives créatrices, ses discussions et arbitrages,..., voilà tout d'un coup qu'apparaît un homme social, paternel dans sa défense de l'emploi, jugeant qu'il s'agit de sa responsabilité et prenant des risques énormes pour maintenir en activité cette population non mobilisée. Il s'y ajoute un élan de patriotisme.

LEADER DE L'EFFORT DE GUERRE

(voir ses notes page 24)

Il faut se replacer dans le contexte du début août (déclaration de guerre) et début octobre (la vie a repris mais Aimé est allé voir son fils, blessé, soigné dans un hôpital d'Arcachon).

Le dimanche qui précède la mobilisation générale, Aimé BOUCHAYER fête en famille ses 47 ans. Ses soucis sont nombreux, les tout derniers étant de très graves inondations, débordements de la Romanche, du Drac et de l'Isère, les plus hautes crues depuis 1886. Il déclare dans son toast " c'est la guerre européenne certaine". Le dimanche 2 août, son fils, engagé en 1913, est nommé sergent, le soir, c'est la mobilisation générale et il va être responsable de l'un des 47 wagons emmenant son régiment au front, justement le jour de ses 21 ans... Ce dimanche restera dans toutes les mémoires.

Dès le lendemain, lundi, Aimé prend comme première disposition de retirer de l'argent dans les banques, pour le serrer dans son coffre personnel de la Banque de France (260 000 F.) "comme réserve de guerre pour faire les paies et nourrir le personnel des usines" et de faire des provisions chez FELIX POTIN, contre l'avis de ceux qui trouvent ces précautions ridicules. Réunions à la Préfecture, à la Mairie, à la Division,..., réquisitions, organisations de toutes sortes, départs, bousculades à la gare... à l'usine Maurice VIALLET décide mercredi 5 août de licencier le personnel, puisqu'il n'est plus possible de réaliser les commandes. Aimé BOUCHAYER s'y oppose avec force.

Ensuite, on s'aperçoit que la guerre ne peut se gagner à la seule force des baïonnettes, l'industrie a son rôle et un élan se manifeste chez les constructeurs régionaux. Cependant, son potentiel n'a rien de commun avec celui des bassins du Nord (malheureusement envahi) ou même de la Loire. Tout ce que peut entrevoir Aimé BOUCHAYER, c'est d'apporter son concours à l'équipement industriel, pas à l'armement.

A ces deux dates du 6 août et du 2 octobre, il va s'en décider autement. Aimé BOUCHAYER va créer un centre important de production de munitions autour de lui, faisant venir de grands industriels, comme GILLET, tout en développant ses propres activités dans les Forces Hydrauliques, la production d'Energie étant l'une des priorités reconnues, surtout après l'occupation de nos mines de charbon.

En 1918, les E.B.V. emploieront 3200 personnes. L'augmentation des séries fera que les installations coûteuses deviendront une source de profits importants... Aimé BOUCHAYER multipliera les gestes de générosité.

Je retiens, pour ma part, un certain nombre de traits de caractère. On vient de voir la grande satisfaction d'orgueil dont pouvait se prévaloir Aimé BOUCHAYER après l'établissement de la (déjà vieille) société familiale. Certes, il est fier de sa réussite éclatante, mais sans la moindre arrogance, l'insolence manifestée à 18 ans est totalement effacée et à plusieurs reprises il a réalisé des actes gratuits pour la simple satisfaction de ses collègues... Mais là, il prouve qu'il est prêt à perdre "en un seul coup le gain de cent parties", comme dit KIPLING, parce qu'en conscience il se désigne comme responsable de la vie de ses ouvriers. Il est "patron", du latin patronus, protecteur, dérivé de pater, père. A partir du moment où cette notion a pénétré son esprit, l'excitation qu'il a toujours ressentie dès que des difficultés - que d'aucuns peuvent juger insurmontables - se manifestent, cette excitation lui fait perdre toute prudence. Il est ardent, on l'a vu, mais là il devient enragé pour se surpasser lui-même. On appelle "vainqueurs de l'inutile" les alpinistes qui se hissent aux sommets invaincus, Aimé BOUCHAYER risque la mort de son œuvre et va répéter ce geste plusieurs fois.

LES ECHECS

Quelles que soient ses réussites, un industriel rencontre forcément des échecs ; ce qui étonne, chez Aimé BOUCHAYER, c'est qu'il recommence à prendre de nouveaux risques dans des domaines qu'il lui est impossible de maîtriser, comme si aucune leçon n'avait été administrée. De plus, cet orgueil (qu'on appelle fierté lorsqu'il s'applique à un noble sentiment) du sens de ses responsabilités prime absolument toute considération de lucre. Il est prêt à "tout perdre fors l'honneur". Il lui arrive d'entraîner des amis dans des pertes sévères d'argent; ils ne lui en veulent pas, car ceux-là savent qu'il n'y est pas attaché, il le leur a bien prouvé d'autres fois en leur abandonnant des profits dont il était le principal auteur. A ma connaissance, un lui en a voulu, bien qu'en l'occurrence Aimé BOUCHAYER ait assumé une charge bien au delà de ses engagements personnels.

En 1917 et 1918, les plus grands succès et les pires échecs se trouvèrent mêlés. Louis LOUCHEUR devenu Ministre de l'Armement, lui conseilla d'acheter un charbonnier anglais pour assurer les transports entre Manchester et Nantes (aux EBV, 40 employés avaient été installés depuis longtemps pour la répartition de la houille entre les producteurs alpins). Le PARKMILL, acheté avec Hippolyte, BERGES, GILLET et GIROS, fit un premier voyage difficile, car on ne connaissait rien du métier, puis fut réquisitionné par l'Amirauté ! Après de pénibles négociations, une perte de près de 2 millions de francs est évitée et Aimé écrit : " l'expérience s'achète toujours, je suis passé cette fois à côté de la catastrophe, je vais tâcher de me le tenir pour dit". Justement, le même LOUCHEUR l'avait fortement engagé à créer une activité de repli pour les centaines d'ouvrières qui avaient pris l'habitude d'une occupation salariée et il avait en vue l'acquisition de la marque "CHOCOLAT DAUPHIN". Oubliant ses résolutions, il installe une fabrique en bordure de son usine, en devint président, arrache des commandes, notamment à l'intendance américaine qui les maintient ensuite pour ses troupes d'occupation. Il embauche, trouve un associé qui apporte financement et savoir-faire (Aimé BOUCHAYER ne participe que pour 10 %) et la Fiduciaire (suisse, bien sûr) qui jusque là avait constaté des profits accuse un exercice en lourd déficit. Aimé BOUCHAYER ne put supporter la suspicion de l'associé qui s'est cru escroqué ; il assura les échéances sur sa propre cassette, transforma ses créances en capital, jusqu'à posséder la moitié de l'affaire, avec un statut spécial. Ces titres de 1000 F furent remboursés 100 F. de 1942, lourde perte dont il aurait pu totalement s'exonérer en suivant la législation des sociétés anonymes... Mais son honneur n'avait pas de prix.

Cette honnêteté en affaires, il la prônait comme une grande habileté. On tenait à entrer en affaires avec lui, car il était l'image de la probité, de la droiture et de l'intégrité, il était loyal et était recherché pour arbitrer des conflits, ses conclusions étaient "justes", donc sans discussions.

HIPPOLYTE BOUCHAYER

Si l'aîné était de ceux qui "sont la force de la France, loin de l'agitation de la capitale", Hippolyte fut une autre force, mais très vite il "monta à Paris" où il devint un grand administrateur de sociétés. Il vécut jusqu'en 1957 ; pendant plus de 50 ans il côtoya les plus hauts dirigeants de l'industrie et participa non seulement à la création de l'ALUMINIUM FRANÇAIS, (avec la Sté des F.M. de l'Arve) auquel il consacra le principal de son activité, mais au développement de bien d'autres grandes affaires. Aimé faisait partie d'une cinquantaine de conseils, quelques-uns purement honorifiques, bien que sa seule présence apportât toujours un certain élan, Hippolyte était présent dans beaucoup plus d'affaires industrielles. Il allait de conseils en conseils, de Rome à Madrid, de Bâle aux Etats-Unis..., "comme je ne peux parler toutes les langues, je n'en connais aucune", disait-il. Au moment du Front Populaire, le journal satyrique "Le Crapouillot" a publié la liste des 200 familles qui, selon lui, dominaient la France : Hippolyte était évidemment cité, et encore, tous ses conseils n'avaient pas été répertoriés.

Sur ses frères, j'ai pu porter un jugement en partant d'écrits en ma possession. Pour Hippolyte BOUCHAYER, je suis obligé de me rapporter à la tradition orale qui est parfois éloignée de la vérité simple (je vais citer un exemple) ; il est cependant certain qu'il était doué d'un grand bon-sens et qu'il possédait l'art de savoir "arranger les choses", comme son aîné, du reste. De même, il avait une haute idée de l'honneur de la famille ; lorsque son frère Auguste fut hors d'état de payer ses créanciers, il les régla jusqu'au dernier sou. A la différence d'Aimé, il était fortuné dès le début du siècle et savait utiliser son crédit en s'intéressant personnellement aux affaires qui sollicitaient son aide, au lieu de faire intervenir des investisseurs amis. Il fut donc un administrateur plus financier (faisant de l'argent avec de l'argent) qu'industriel (tirant des profits de la marche des ateliers).

Je crois qu'il était un "sage". J'ai dit qu'il avait, dans la famille, hérité des vertus des montagnards matésins ; c'est qu'il ne dépassait pas certaines limites dans l'enthousiasme. Lorsqu'il se laissait convaincre par une idée, souvent on le jugeait naïf, il était facile à tromper, mais il pouvait se permettre des fantaisies, même onéreuses. Il gagnait beaucoup d'argent, sa famille dépensait plus que largement, ses "danseuses" à lui, c'était tous ces soit-disant inventeurs qui savaient le flatter habilement et qui n'en voulaient qu'à sa signature.

Si je me permets ce jugement, c'est que par deux fois j'ai assisté à ce genre de choses. La première fois, c'était dans le wagon-restaurant du train de Grenoble à Paris. J'étais encore étudiant et malgré mon manque d'expérience, j'étais scandalisé par la façon dont mon oncle tombait dans le panneau !

Joseph BOUCHAYER fatigué par des années de labeur et connaissant un succès croissant avait grand besoin de l'aide de sa famille. On l'a vu, il répugnait à engager "des étrangers", se félicitait d'avoir pu voir son fils aîné se mettre à l'œuvre et il avait fait entrer le dernier à l'atelier sans lui laisser finir ses études. Il trouvait à ses gendres toutes sortes de qualités, regrettant que deux d'entre eux, CLAVEL et PARCHET, n'aient pas opté pour Bévé, mais avec VOLLAIRE, ingénieur de Arts et Métiers, il était déjà comblé. Le dernier, PRAT serait encore un bon collaborateur. Félix VIALLET était ingénieur des Arts et Manufactures, il était donc important qu'Hippolyte et Auguste décrochent des grades élevés... pour lui, Joseph, c'était un vrai sacrifice, mais il faisait ce qu'il fallait pour qu'ils y parviennent. Il envoya même Auguste au Lycée Chaptal, à Paris, sur le conseil d'Hippolyte qui avait jugé nécessaire de le "mettre en boîte" pour assurer la réussite.

Sans aucun doute, Hippolyte avait donc été convaincu à l'idée de suivre l'orientation paternelle ; pourtant, après sa mort et voyant l'importance de cette tribu BOUCHAYER, il céda, en 1899, à l'invite de son beau-père, Albert RAYMOND, fabriquant de boutons. Félix VIALLET et Eugène l'ont bien mis en garde : "si tu quittes Bévé, ne comptes pas pouvoir y revenir un jour !". Mais il ne pouvait y avoir deux, ni trois chefs dans la maison familiale et Hippolyte prit le parti de s'en aller.

La tradition veut que son jeune beau-frère, Achille RAYMOND, ait pris ombrage de l'estime du père, Albert, pour son gendre, Hippolyte, et que celui-ci, bon prince, ait offert sa démission. Déjà, il était à l'abri du besoin, la dot d'Emma était d'un million ; avec son diplôme d'ingénieur, ses relations et sa réputation naissante, il n'aurait pas de mal à trouver des occupations. Il s'installa comme ingénieur-conseil dans l'un des très beaux immeubles appartenant aux RAYMOND, place Notre-Dame à Grenoble (l'autre, à côté de l'Eglise Saint Louis, fut habité par mes parents, j'y suis né). A son départ, Albert RAYMOND, royalement, lui donna la même somme qu'à sa fille. Le voilà donc nanti d'une fortune.

Ses débuts ne furent pas si faciles en ce sens que ses premiers clients qui s'appelaient JOYA, FARCAT, PERRIN - grenoblois bien connus - ne le rémunérèrent pas. Ils connaissaient bien les BOUCHAYER et les RAYMOND et, Hippolyte ayant imaginé des arrangements avec leurs adversaires, plutôt que de mauvais procès, ils lui offrirent l'un un bel objet d'art, l'autre une chaîne de montre en or..., ce qui fit dire à Emma, femme d'Hippolyte, que ce n'était pas un métier permettant de faire bouillir la marmite ! Hippolyte était en effet appelé pour expertiser ou juger des litiges, une fois à propos d'un transport, ensuite pour le fonctionnement d'une chaudière ; avec son sens diplomatique il arrivait à convaincre les plaignants et leurs fournisseurs de faire chacun un pas vers l'autre.

La tradition orale veut aussi qu'une n^{ème} affaire soit la bonne : la rencontre, au Café Glacier en dessous de son appartement, avec BERGES, CORBIN et BONNET ; au lieu d'une statue, le cadeau fut une place d'administrateur...

J'ai trouvé, archivé, un document étonnant. Hippolyte a 28 ans, sa jeune femme va en avoir 19. Elle a beaucoup de personnalité, très jolie, artiste, son mari "l'adore".

Lettre d'Hippolyte BOUCHAYER à son beau-père Albert RAYMOND. Grenoble, le 10 juin 1900.

Mon cher Beau-Père,

Monsieur Courtil, votre comptable m'a remis hier de votre part un chèque de 10500 francs sur le Crédit Lyonnais.

Dois-je considérer cette somme comme une indemnité de licenciement ? S'il en était ainsi vous comprendriez, je le pense, avec quel sentiment d'humiliation et de froissement je la recevrais.

Mais je veux bien croire que telle n'a pas été votre pensée car rien dans ma conduite ni dans mon travail n'a pu motiver mon renvoi. Peut-être n'ai-je pas rendu tous les services que je me sentirais capable de rendre si on m'avait facilité ma tâche en me donnant dans votre maison un rôle plus en rapport avec mes connaissances et mon désir de bien faire.

Dois-je partir momentanément comme vous me l'avez dit pour céder aux exigences actuelles de mon beau-frère et la somme que vous m'avez fait remettre est-elle une indemnité pour cette absence momentanée ?

A ce titre et si cela vous est agréable je pourrai l'accepter.

Mais si c'était pour un départ définitif je crois me devoir à moi-même et surtout à ma femme, votre fille, de ne pas accepter bénévolement une situation aussi pénible.

Comment pourrais-je, si je l'acceptais, me présenter devant ma famille et mes amis ainsi congédié et mis à la porte sans aucun motif un an à peine après avoir été accueilli au sein de votre famille ?

Quelle explication raisonnable et sensée pourrais-je donner ? et avec quelle amertume ma femme ne pourrait-elle pas me reprocher d'avoir défendu si faiblement mes intérêts qui sont surtout les siens ?

Cela ne serait possible que si je pouvais expliquer ce départ par une place ou une association pouvant présenter les mêmes avantages que ma femme et moi pouvions légitimement espérer chez vous. Il faudrait que ces avantages soient analogues, sinon identiques, à ceux que mon beau-frère trouvera dans la maison qui reste aussi bien pour ma femme que pour lui la maison paternelle.

A ce compte là seulement l'opinion publique pourrait s'expliquer mon départ.

Vous vous doutez bien que depuis quelques mois je souffre en silence de cet état de choses que rien ne pouvait me faire prévoir lorsque vous m'avez accueilli dans votre famille. J'espérais toujours qu'à force de patience et de bon vouloir, ce que je pouvais considérer comme un orage passager s'apaiserait et que les relations cordiales que j'avais toujours rêvées renaîtraient bien vite, mais vous comprendrez qu'en raison de ce qui se passe je ne puis rester plus longtemps dans cette indécision douloureuse.

Veillez donc, Mon Cher Beau-Père, m'assurer dans votre maison la situation stable qui m'avait été indiquée lorsque vous m'avez appelé auprès de vous. Si vous jugez cette solution impossible dans votre maison veuillez m'aider à trouver une situation équivalente au dehors et qui puisse pour mes amis, et je dirais même pour toute une ville au sein de laquelle votre industrie vous a créé une si grande notoriété, être une explication suffisante et convenable à ma sortie de votre maison. Je ne saurais me contenter, ni pour votre fille ni pour moi, d'une situation inférieure à celle que l'opinion publique pouvait m'attribuer chez vous.

Je regrette d'être obligé d'en arriver avec vous à ces explications pénibles, mais je considère que c'est un devoir que je dois remplir à l'égard de votre fille.

Veillez, s'il vous plaît, me répondre d'une façon précise.

Aussitôt d'accord je m'empresserai de quitter Grenoble pour quelque temps si tel est votre désir.

Votre fils affectionné et dévoué.

Comme avec des mots choisis, on amorce une discussion contentieuse en laissant percevoir la solution gracieuse...! Effectivement, l'indemnité pour rechercher une nouvelle situation fut égale au montant de la dot. Entre parenthèses, les revenus d' Albert RAYMOND le lui permettaient. Le bouton-pression était adopté par la Maison PERRIN, (mon grand-père réalisait un chiffre d'affaires extraordinaire) et cette somme représentait ses économies d'une année. La transformer en francs d'aujourd'hui ne signifie rien... Mon grand-père et celui de mon épouse, avec enfants, propriété de campagne, nombreux domestiques, voiture, chevaux,..., bref, train de maison aujourd'hui très luxueux, dépensaient 20 à 25 000 F. par an pour leurs frais de ménage. Un million en laissait le double, impôts payés, placé à 5%.(Si Hippolyte devenait associé avec son beau-père et son beau-frère, il pouvait être crédité de 400 000 F. par an).

Quant à l'entrevue avec CORBIN (polytechnicien), BERGES (fils d'Aristide) et BONNET, camarades de lycée, j'en ai entendu plusieurs versions plus ou moins romancées. Celle que je vais rapporter me paraît plausible.

La houille blanche fut utilisée en premier lieu pour actionner des moulins dont les roues actionnaient des râperies ou autres engins. Perfectionnés, ce furent des turbines couplées avec des dynamos et lorsqu'arriva la deuxième génération, on était entré dans l'ère de l'électrolyse, beaucoup plus grande consommatrice d'énergie, alors que la législation ne permettait plus les installations sauvages. Des industriels avisés remployaient alors leurs capitaux disponibles pour acquérir des concessions dans le bassin de la Romanche, de ses affluents, aussi bien que du Drac et de l'Isère. Les cimentiers CHAVANT, THORRAND, NICOLET étaient même allés jusqu'à Chamonix pour s'assurer une concession sur le cours de l'Arve. C'est que le P.L.M. envisageait de prolonger sa ligne, à partir du Fayet, vers le Mont Blanc et la Suisse. La traction électrique était toute indiquée.

Le 2 mars 1895, Joseph BOUCHAYER reçoit une lettre le sollicitant pour construire cette chute, car BERGES et CORBIN cherchent un site pour une usine d'explosifs. C'est très nouveau pour lui, mais Félix VIALLET est très favorable, ainsi que le jeune Aimé, ouvert aux développements modernes. La réalisation est d'une extrême rapidité ; VOLLAIRE, le gendre, est envoyé à Chedde, VIALLET expertise les apports, Bévé exécute les plans, Aimé décide les banques et deux ans plus tard MM. BERGES & CORBIN fabriquent des chlorates de potasse et de soude et divers dérivés, l'usine électrique des Forces Motrices de l'Arve (président Félix VIALLET) est louée à ses propriétaires. Au bout d'un certain temps, ceux-ci ont des doutes sur les capacités de remboursement de leurs clients. On patiente, car ils ont des projets très rémunérateurs, un explosif nouveau, dont BONNET-THIRION, cabinet d'invention, complète le dossier de protection... et il y a l'aluminium..., avec encore une foule de problèmes. En 1900, la situation n'est pas meilleure, c'est plutôt pire, les deux compères, auxquels s'est joint BONNET, parlent de leurs affaires au Grand Café Glacier, place Notre-Dame à Grenoble, quand entre Hippolyte BOUCHAYER. Il habite juste au premier étage dans cet immeuble qui appartient à son beau-père. "Voilà l'homme qu'il nous faut!", pensent-ils. Ils proposent à leur ami de s'occuper du commercial de leur affaire, ce sera à Paris, Hippolyte accepte, du même coup, ils le chargeront des relations avec les propriétaires et Félix VIALLET.

Je présume qu'Hippolyte BOUCHAYER est doublement intéressé : il tient la solution à sa recherche de situation et les projets de ses amis lui plaisent, car ils seront de plus en plus gros consommateurs de courant électrique, donc des clients pour la maison BOUCHAYER VIALLET où il ne peut malheureusement plus entrer, mais à laquelle il va devenir très utile !

A ce stade, il se passe quelque chose d'extraordinaire. Chez le banquier CHARPENAY il participe à une conversation où intervient NICOLET, l'un des propriétaires des Forces Motrices de l'Arve. Il est prêt à vendre un gros paquet d'actions. Lui et



ses amis n'ont plus confiance, ils revendent à vil prix. Hippolyte achète, CHARPENAY lui avance l'argent. Quant aux locataires, ils sont bien surpris d'apprendre que celui qu'ils venaient d'embaucher possédait plus de 50 % de l'ARVE ! Il n'y avait qu'une solution : modifier les structures et s'associer. C'est ce à quoi s'employa Hippolyte qui, dès sa première activité d'administrateur se révéla être un négociateur de talent.

Ses relations avec les hommes étaient, du reste, toujours bien meilleures que ce qu'on pouvait en attendre ; avec son beau-frère, tout fut oublié, quand il construisit ses premiers bureaux, rue La Boétie à Paris, à l'angle des Champs-Élysées, Achille RAYMOND lui prêta de grosses sommes d'argent... Quand il entra au conseil d'ALAIS & CAMARGUE, par fusion avec l'ARVE, il céda ces mêmes bureaux à cette compagnie à un prix si bas qu'on lui en conserva une grande reconnaissance, qui se concrétisa par une considération non moins grande. Hippolyte BOUCHAYER, s'il gagna beaucoup d'argent, savait le dépenser et, non pas le perdre, mais l'abandonner à ceux qui avaient besoin d'un coup d'épaule ; il le regagnait au centuple. Sous une autre forme, il avait beaucoup de points communs avec son frère Aimé qui eut certainement sur lui beaucoup d'influence.

A Grenoble, il créa une filiale de l'ARVE, le FIBROCOL, qui encollait un papier spécial. Pendant la guerre, cet atelier devint, agrandi, un établissement pyrotechnique (chargement d'obus à la cheddite). Un jeune ingénieur appelé Paul MERLIN y fit un jour de juin 1818 une erreur de manipulation et fit "sauter Grenoble". Lui,

par un geste bien dans la tradition familiale, couvrit son collaborateur. M. MERLIN conserva une reconnaissance éternelle à notre famille, d'autant plus que c'est encore grâce à Hippolyte qu'il fonda son affaire : il lui avait conseillé de le faire en s'associant avec GERIN et il l'a installé dans les ateliers du FIBROCOL, première usine des Ets MERLIN & GERIN.

Cette explosion fit des dégâts considérables. On lit sur l'agenda d'Aimé Bouchayer :

2 H 50 - j'achète un chapeau chez Garcin ; formidable explosion 3.05, 2^e explosion au Polygone.
3 H 10 - j'arrive aux usines 3 H 20 3^e explosion, les usines sont évacuées, 50 blessés par tuiles et verre. Je monte à Seyssinet rassurer les miens et la Mairie.

4 à 6 H 1/2 explosions terribles ininterrompues. 6 H 1/2 aux Combes, nous observons depuis la grotte. nuit terrible. A 5 heures, Florentine vient nous éveiller : un officier vient de passer à la Mairie pour faire évacuer Grenoble et les villages à 10 km à la ronde. L'Arsenal va sauter d'un moment à l'autre.

Le lendemain, 30 juin, réunions diverses, notamment à la Division ; le danger semble conjuré, on noie la poudrière. Nouvelle offensive du feu...

A l'usine, les dégâts sont autrement plus graves que des bris de vitres et toitures : toutes les cloisons est-ouest des bureaux sont tombées, les logements de concierges éventrés, un pignon de l'usine A démoli. Aimé BOUCHAYER visite la région dévastée, il note : Fibrocol avec MERLIN et BONNET. Hippolyte n'arrivera qu'en fin de semaine. Les deux frères ont plusieurs affaires à traiter ensemble et on lit encore :

2 à 4 le 9 juillet avec Hippolyte à Voreppe, Bec de l'Echaillon, voir nouvel emplacement Fibrocol.

Si Aimé BOUCHAYER aura été à l'origine de la création de nombreuses affaires grenobloise, ce fut donc aussi le cas pour Hippolyte qui installa à son emplacement actuel les ateliers qui emploient aujourd'hui le plus gros effectif de travailleurs. Auguste fut l'un des créateurs du Laboratoire Dauphinois d'Hydraulique, dont il avait besoin pour étudier les pertes de charge dans les conduites forcées, c'est lui qui suggéra le site de Beauvert sur lequel se développa NEYRET-BEYLIER-PICCARD-PICTET, ce qui s'appelle maintenant NEYRPIC et SOGREA (Sté Grenobloise d'Etudes et d'Applications Hydrauliques), autre grande entreprise.

Par rapport au reste, ces interventions d'Hippolyte sont relativement mineures. Pour ne citer qu'un bel exemple : en Espagne, ENERGIA e INDUSTRIAS ARAGONESAS doit son existence à Hippolyte BOUCHAYER et Georges BERGES, dont les photographies figurent à la première page de la plaquette éditée il y a quelques années pour fêter le cinquantenaire de cette création. Pourtant, celle-ci fut fortuite : BERGES était antimilitariste et il partit en Espagne avec son fils, âgé de 17 ans, pour lui éviter d'être appelé. Là, il acheta des concessions (c'était son métier avec B.B.C.B.), on créa POTASSAS IBERICAS, puis une usine et une première chute d'eau, enfin, toute une Compagnie de production d'Electricité, revendue plus tard à BANCO URQUIJO, la grande banque d'affaires espagnole, avec qui j'ai travaillé, directement ou par l'intermédiaire de filiales. J'ai, du reste, créé une B.V.E., Bévé Espagnola qui existe dans le giron de la C.G.E., via ALSTHOM, NEYRPIC, SDEM et BVS.

Je suis parfois allé en Espagne avec mon oncle Hippolyte, car, comme toujours, il avait conservé des places dans les conseils des sociétés créées et parce que c'est lui qui tenait à m'introduire auprès de ses amis. On passait beaucoup de temps au golf, au "toro" ou au restaurant et un peu dans la magnifique salle du conseil de la Banque (au mur, il y avait un Velasquez). Hippolyte me confiait : "tu es sans doute choqué par ce peu de temps consacré aux affaires, mais tu vois, depuis 40 ans, je viens tous les mois, le scénario est le même : un, on prend une décision, puis

on revient au conseil suivant vérifier l'exécution ; comme rien n'est fait, on fait comparaître les chefs de services pour leur donner des consignes précises. Après quoi, on examine la marche des affaires pour prendre de nouvelles résolutions..., et le cycle recommence !". Je fus séduit et de ce jour je me suis promis d'être un administrateur actif, préparant avec soin les réunions et intervenant pour la marche de la société, alors que d'autres, satisfaits d'avoir été cooptés ou se contentant de leur position de gros actionnaires, émargeaient, puis se taisaient.

Hippolyte BOUCHAYER tira d'énormes avantages de sa position d'administrateur : il accéda à la dimension nationale et internationale. La Société des Forces Motrices de l'Arve, création de son père, Joseph BOUCHAYER et de Félix VIALLET, il l'éclata en plusieurs branches, l'électro-chimie (plusieurs sociétés) et l'Union Financière des Forces Hydrauliques qui devait acquérir des concessions (c'est celle qui donna du travail à EBV-SDEM). L'électro-chimie engendra l'électro-métallurgie, car BERGES et CORBIN qui avaient vu à Froges (à côté de chez eux à Lancey) se développer l'industrie de l'aluminium, voulurent concurrencer le groupe de MASSÉ, DREYFUS, VIELHOMME, HEROULT, surtout que des brevets tombaient dans le domaine public. Ce ne fut pas facile, car ce métal fut diversement apprécié et utilisé, les crises succédèrent aux bonnes périodes, mais enfin, B.B.C.B., l'un des piliers de la Sté PECHINEY, installèrent une société dans les Pyrénées, à Auzat et finirent par produire 15% de ce marché, derrière FROGES, 45 %, dirigée par M. BADIN, et ALAIS & CAMARGUE 33% bien avant UGINE, qui s'appelait encore Electro-Chimie, fondée par M. GALL.

Dans une première époque, existait la société A.R. PECHINEY & Cie, exploitant des usines de produits chimiques, des salines et des propriétés agricoles. Sa transformation décidée en S.A. n'eut pas lieu (on attendait la loi de 1867, puis on la jugea mauvaise) avant 1896 avec la nouvelle dénomination de Cie des Produits Chimiques d'Alais et de la Camargue. Le monopole détenu depuis la fondation pour la fabrication de l'aluminium par voie chimique tombe. C'est l'électrolyse, développée à Froges, qui l'emporte. La Compagnie demeure très puissante et retrouvera tout son lustre.

Les fabricants d'aluminium se rapprochent pour créer l'ALUMINIUM FRANÇAIS qui se fixe un triple but : vendre ce métal, créer des usines de transformation et fonder des établissements à l'étranger. Hippolyte BOUCHAYER va s'y consacrer avec BADIN.

Il accède à la dimension nationale, car il est maintenant en contact permanent avec les grands industriels de l'époque, surtout après que les trois fabricants aient fusionné sous le sigle ALAIS, FROGES et CAMARGUE, qui deviendra PECHINEY. Le conseil comprend 23 membres, parmi eux, les CORDIER, VIELHOMME, LEVEL, MARLIO, GILLET, SOUCHON, PIATON, ... Beaucoup sont lyonnais, le siège est à Lyon, les bureaux sont ceux cédés par Hippolyte BOUCHAYER. Tous ces hommes éminents assument des tâches à leurs dimensions. Bientôt, il ne reste plus que deux producteurs d'aluminium, * PECHINEY et UGINE ; ils fournissent à la France le principal de son énergie hydro-électrique car, même en pleine crise économique, ces grands industriels sont convaincus que l'avenir appartiendra à ceux qui disposeront d'énergie et ils ne

ménagent aucun effort pour privilégier cette voie, même en pleine crise économique. C'est ainsi que PECHINEY équipa la chute de la Bissorte, à côté de Modane, qui a détenu pendant longtemps le record mondial de puissance pour une usine alimentée par une conduite forcée unique. Il y a fort à parier que sans cette importante commande, les E.B.V. n'auraient pas résisté à la pénurie de commandes d'équipement - au contraire, ils en sortirent grandis, puisqu'il s'agissait de la consécration d'une technique nouvelle, l'autofrettage, système Georges FERRAND. René COLOMB, "technicien d'une classe exceptionnelle", exécuta un vaste programme et favorisait autant que faire se pouvait son fournisseur de conduites forcées, pour la simple raison qu'il le considérait comme le meilleur. Pour lui, il était très important de le voir en bonne santé ! Gabriel CORDIER mourut au moment de la terminaison de la Bissorte, Jacques LEVEL, qui lui succéda à la présidence fut tué peu après dans un accident de la route, au Maroc. Il fut l'une des plus brillantes personnalités de son époque, il était "l'âme d'A.F.C. depuis sa création" et grand maître de l'Aluminium. En 1937, il inaugura le pavillon de l'Aluminium ; j'y étais avec mon oncle Hippolyte, pour qui c'était un grand jour. Louis MARLIO succéda à LEVEL ; il était un "européen", pratiquant le dialogue permanent entre industriels.

On conçoit que, premier collaborateur de ces deux hommes, après avoir aussi accompagné BADIN dans ses premières démarches, Hippolyte BOUCHAYER soit devenu un homme international... Président de l'Aluminium Italien, particulièrement bien placé en Espagne, il eut également à intervenir en Norvège, puis en Angleterre et Allemagne qui ont adhéré à l'Aluminium Européen, remplacé par l'ALLIANCE ALUMINIUM C°, dont le siège était à Bâle. C'était une entente qui fonctionna parfaitement, calculant et distribuant des quotas, un organisme d'une grande sagesse, aussi bien pendant les périodes de crise qu'au cours de celles de suractivité économique, évitant l'effondrement, comme le flambement des prix. Le Canada apportait son concours, quant aux Etats-Unis, on sait que sans la guerre de 1914, l'ALCOA, premier fabricant mondial, serait peut-être franco-américain, alors qu'il ne reste que Badinville...

Je terminerai cette évocation du caractère d'Hippolyte BOUCHAYER, en rapportant une anecdote qu'il m'a racontée lui-même. Malgré ses hautes relations et son entregent international, tout en vivant entouré de mobilier luxueux, de tableaux et d'objets choisis, dans des résidences multiples, il avait conservé des goûts simples et même des habitudes héritées de ses origines. Ainsi, ses costumes étaient faits par son tailleur de Madrid, car là, il suffisait de 48 heures et d'un seul essayage, et il roulait toujours ses cigarettes ! Dans un avion transatlantique, une jolie hôtesse ayant repéré qu'il parlait français s'assied à côté de lui, lui fait toutes sortes d'amabilités et finalement lui demande "pourriez-vous me désigner ce compatriote, Monsieur si important, dont on m'a recommandé de prévenir tous les désirs" ?

- "Ce doit être moi, je ne vois personne d'autre" !

AUGUSTE BOUCHAYER

Les vrais souvenirs d'enfance comportent une image et une pensée qui lui est attachée. J'ai celui d'un petit vélo rouge, reçu à Noël 1923. Il me faisait à la fois plaisir et honte, car son cadre était "de fille" (mes parents voulaient qu'il puisse servir à ma soeur) et je ne pouvais le montrer à mes amis comme étant le mien ! Ce jour là, nous déjeunions à La Condamine et c'est dans le superbe hall pavé de marbre de l'oncle Auguste que je fus lâché, sans m'en apercevoir. Cet oncle ne devait mourir que vingt ans plus tard et pourtant je ne peux pas dire grand'chose de lui qui soit personnel. Il n'y eut pas d'intimité entre nous. C'est qu'à partir du moment où nous aurions pu nous rapprocher, sa vie fut très troublée, nous allons voir comment, et ses relations avec le reste de la famille plutôt protocolaires.

Comme mon oncle Marcel BOUCHON, c'était un "vrai ingénieur", diplômé comme lui des Arts et Manufactures. Ce n'était pas la mécanique, mais la sidérurgie, les forces hydrauliques et l'électricité qui le passionnaient. Pour lui, j'allais devenir le futur chef de famille (j'étais l'aîné de la branche aînée, à la 4^e génération) ; il est certain que si les événements avaient été autres, il m'aurait parrainé dans mon entrée dans l'adolescence puis la vie active, car non seulement sa culture était vaste, mais son affabilité était certainement doublée d'une grande bienveillance. J'étais naturellement attiré par cet homme qui me paraissait immense mais qui n'était déjà que l'ombre de lui-même lorsque je l'ai fréquenté après sa dépression.

Aucours des années vingt, il était tout auréolé de gloire : pendant la guerre en 1915

- * il avait réalisé un tour de force en construisant en 100 jours une usine d'emboutis-
- 56 sage d'ébauches d'obus de 75 ; il mettait au point en même temps un procédé de
- 57 fabrication de fer par voie électrolytique et concevait une usine hydroélectrique
- * extraordinaire pour alimenter en énergie les bacs d'électrolyse. Hélas, peu après
- des échecs se manifestèrent, ce qui coûta très cher - j'en parle dans des notes pour
- ne pas charger ce texte - enfin, il construisit une usine qu'il fallut démolir.

Déjà, pour la troisième génération, l'oncle Auguste devenait un inventeur redoutable, cette dernière réalisation, à laquelle les E.B.V. refusèrent de participer, tourna en catastrophe. Il s'y ruina. Sa belle demeure fut hypothéquée, puis transformée en pension de famille. On dû le soigner dans une maison spécialisée. L'une de ses filles ne s'en est jamais remise, l'autre ne s'est jamais mariée, peut-être pour ne pas abandonner ses parents obligés de changer de vie ? Un malheur n'arrivant jamais seul, le sort s'acharna sur les Auguste BOUCHAYER. Le fils aîné, Jacques, épousa une jeune femme qui alla soigner des combattants de la Guerre d'Espagne ; elle y contracta une maladie que je ne savais définir à l'époque, mais qui ébranla la vie du ménage. Le pire fut réservé au second fils, Michel, qui épousa Colette BLANCHARD. En premier

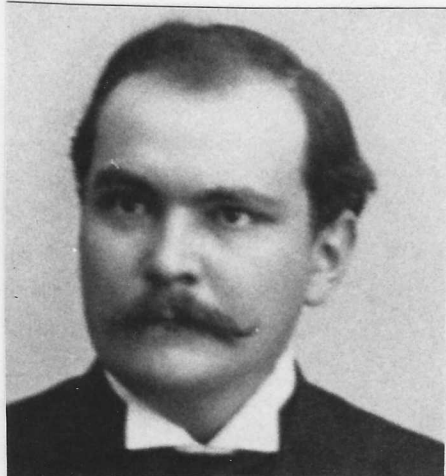
lieu, il dut entrer au sanatorium après être resté trop longtemps au soleil, dans le Midi, où les BLANCHARD possédaient une villa,... mais il s'en remit bien. Surtout, mobilisé alors que sa femme attendait son second enfant, il fut tué aux derniers moments de la guerre et cette mort ne fut connue que beaucoup plus tard. Auguste, rétabli mais fragile, ne se remit pas de cette dernière épreuve. Pourtant, ses dernières années furent assez riches pour lui. Sa maison, remplie jusque là d'étudiants, étrangers pour la plupart, qui menaient joyeuse vie, se vida à la déclaration de guerre. Puis, après ce qui se passa avec l'Italie, André FRANCOIS-PONCET, ex-ambassadeur à Berlin, dût quitter Rome. Avec ses cinq enfants, il occupa La Condamine en entier.

Cet homme distingué, cultivé et... futur Académicien, trouva en son hôte un charmant causeur. Auguste, qui avait beaucoup écrit dans sa vie, même de la musique ou des pièces de théâtre, disons des saynètes, pour les faire jouer par ses enfants ou neveux, mettait la dernière main à quelques écrits.

Chaque fois que j'ai rencontré des enfants de FRANCOIS-PONCET, ils ont évoqué cette période de vie avec émotion. (Jean, le "petit dernier", fut ministre des Finances)

Je vais rapporter un écrit de mon père, Jean BOUCHAYER, qui explique pourquoi les rapports entre lui et ses oncle et tante, pour respectueux qu'ils étaient, demeuraient empreints d'une certaine froideur.

Cet écrit date de 1970, environ, donc après une longue période bien faite pour oublier les vicissitudes de la vie et modérer la sévérité des jugements. On comprend donc assez mal qu'après avoir célébré les mérites de son père, il cite, comme l'une des premières épines venant contrarier sa progression toutes "les difficultés apportées par son frère Auguste, homme d'une vive intelligence, charmant à tous points de vue, mais extrêmement dangereux dans ses initiatives et ses réalisations". Et de continuer en citant un mot d'Edmond GILLET, fondateur de RHONE-POULENC, devenu grand ami de notre famille : " Les BOUCHAYER sont des gens épatants, mais leur frère Auguste les conduira à leur perte". Voici la présentation de Jean BOUCHAYER :



" L'effectif des Etablissements BOUCHAYER & VIALLET était passé progressivement, pendant la guerre de 650 à 3200. Le prix des obus forgés était insuffisant pour couvrir les dépenses de démarrage, mais devenait très rémunérateur au fur et à mesure de l'augmentation des productions. La maison pouvait donc faire des investissements. Auguste BOUCHAYER, qui était extrêmement dynamique, poussait ses associés, Aimé BOUCHAYER et Maurice VIALLET, à s'intéresser à différentes affaires que nous avons appelé "les champignons de guerre".

"On peut classer dans ces "champignons" la SOCIETE MINIERE DES ALPES, la SOCIETE DES AGGLOMERES, l'ACHROMINE, etc., qui n'ont donné finalement aux souscripteurs aucun dividende mais ont occasionné des dépenses et des mises au point coûteuses."

Il faut dire qu'en économie de guerre, alors que le charbon, par exemple, est une denrée primordiale et rare, on "invente" des produits de substitution ...

Jean BOUCHAYER continue :

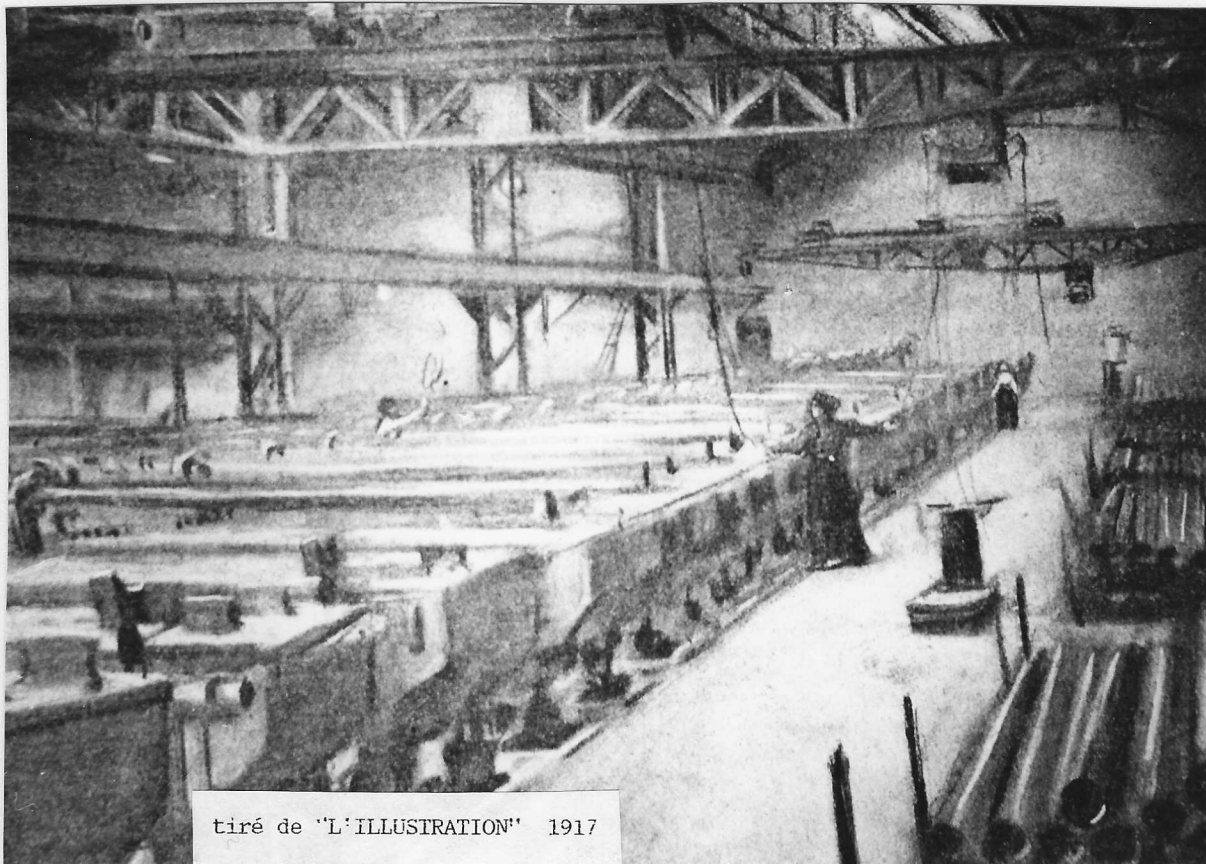
(je cite)

(Note : le gaz à l'eau, dont il va être question était obtenu en soufflant de la vapeur d'eau sur un lit de charbon incandescent. Il servait à chauffer à blanc des tôles de fer pour les souder l'une à l'autre par un martelage énergique)

Pour utiliser les poussières de charbon de la MINIERE DES ALPES (à Ayme en Tarentaise), Auguste créa l'usine de charbon pulvérisé avec des concasseurs, un broyeur pendulaire constamment en panne. Cet atelier implanté dans le périmètre des E.B.V. (comme la SOCIETE DES AGGLOMERES) envoyait ses produits soit à l'usine B, pour chauffer les fours, soit à l'atelier de fabrication du gaz à l'eau, soit au CHOCOLAT DAUPHIN qui avait installé des chaudières capables de marcher au pulvérisé. Ce charbon s'agglomérait, bouchant les tuyauteries. Deux ingénieurs, UGO et MALLERIN (noir comme un charbonnier) s'occupaient de la mise au point.

Quant au gaz à l'eau, Auguste BOUCHAYER avait résolu de le produire par voie synthétique : dans un tube vertical en quartz, il faisait descendre de la poussière de charbon tandis qu'il soufflait par dessous de la vapeur d'eau ; le tout était chauffé électriquement. Lui qui avait l'esprit original déclarait que faire du gaz à l'eau en faisant passer successivement de l'air pour brûler le charbon et de la vapeur d'eau pour l'éteindre, était un système désolant... C'est ainsi qu'est née son invention qui n'eut, bien entendu, aucun succès.

C'est la même conception originale de simplification qui l'avait poussé à fabriquer des tubes en fer pur, par voie électrolytique : cintrer des tôles, les percer, boucher les trous avec des rivets,... était un travail sauvage, tandis que recueillir sur un mandrin tournant dans une solution de fer un dépôt, pellicule d'épaisseur grandissante, pour obtenir un tuyau..., cela satisfaisait l'intelligence. C'est l'invention qui a été de loin la plus coûteuse pour notre Maison : 10 millions de francs or !
(fin de citation)



tiré de "L'ILLUSTRATION" 1917

La légende de ce croquis de l'un des ateliers dont il vient d'être fait état est :

"Dans chacun des bacs qui s'alignent sur plusieurs rangs circule un liquide qui, sous l'influence du courant électrique, désagrège des gueuses de fonte, dont les molécules, en se regroupant autour d'un mandrin mobile, forment des tubes de métal chimiquement pur. Les tubes entassés, à droite du dessin, viennent d'être retirés des bacs".

Auguste BOUCHAYER voulait soulager les sources traditionnelles d'approvisionnement.

On sait quels furent les liens d'amitié de la famille avec Louis LOUHEUR qui déclara à la Chambre des députés, au début de la Grande Guerre :

Il faut réaliser en cinq années les chutes qui restent à aménager en France... En faisant de la houille blanche avec nos ressources naturelles, nous économiserons 5 à 10 millions de tonnes de houille et nous ferons une économie de décaissement sur l'étranger de 150 millions par an, rien que par le fait de l'eau qui coulera sur les turbines.

On imagine en quelle symbiose il se trouvait avec Auguste BOUCHAYER, considéré alors comme le premier hydraulicien de France, et quelle frénésie de recherche cela déclencha ! Il put dès lors donner libre cours à sa folle imagination et faire partager son enthousiasme aux journalistes, comme à d'autres. Voici l'article de l'ILLUSTRATION, le grand hebdomadaire de l'époque, écrit en 1917 :

**

Cependant, de toutes les révolutions industrielles que pourra déterminer l'électrolyse, la plus impressionnante sera probablement produite dans la métallurgie. Elle est en train de créer une sidérurgie toute nouvelle dont nous avons eu la première notion en pénétrant, par faveur, dans une usine encore interdite aux visiteurs et entourée d'un certain mystère...

En visitant le grand établissement Bouchayer-Viallet, à Grenoble, nous avons remarqué sur une table, dans le cabinet des directeurs, des tubes et des morceaux d'un métal qui ressemblait à du fer, mais à un fer souple, d'une exceptionnelle ductilité, puisque certains de ces tubes, écrasés sous un marteau-pilon ou une presse, avaient été réduits en accordéon sans subir ni cassure ni fissure. On se rendait compte que ce métal avait autant de souplesse que le plomb, qu'il pouvait prendre toutes les formes, était susceptible de tous les étirements. A notre demande, l'un des directeurs nous avait donné cette explication : « C'est du fer pur... du fer chimiquement pur... le fer électrolytique... un secret de la maison... » Et il avait ajouté en souriant : « Sa gloire, demain, peut-être. » Ce fer électrolytique est fabriqué directement en tubes de toutes épaisseurs, les uns d'une minceur impossible à obtenir par étirage, les autres assez forts pour résister à des pressions considérables : certains de ces tubes ont pu être employés, à l'usine du Cernon, pour des canalisations qui subissent des pressions de 75 kilos par centimètre carré. D'autre part, la pureté, l'homogénéité de ce métal nouveau et la sensibilité magnétique qui en résulte, vont en faire un auxiliaire puissant de la télégraphie sans fil et permettre la construction d'appareils électriques de haute puissance.

Mais, dans cette énumération sommaire des avantages du fer électrolytique, notre interlocuteur avait eu soin de ne nous parler que des résultats : sans doute voulait-il laisser intacte la surprise que nous allions avoir quand, à la fin de notre visite aux forges et aux ateliers de chaudronnerie, il poussa tout à coup une porte, aussitôt refermée sur nous. Nous avions la tête encore sonore des coups de marteau et des vociférations des machines, les yeux brûlés par le rouge blanc des métaux en fusion, — et nous étions dans le bien-être d'une atmosphère paisible et pure. Dans une immense salle où s'alignaient sur plusieurs rangs des appareils bas, de forme allongée, dont l'aspect rappelle quelque peu celui de pétrins mécaniques, deux ou trois personnes, au milieu du silence vont et viennent, avec l'allure de gardiens, de surveillants, plutôt que d'ouvriers au travail. Est-ce donc l'heure du repos ? Le contremaître qui vient à notre rencontre assure, au contraire, au directeur, que le « travail va bien ». Et, en effet, dès qu'ayant soulevé un couvercle, il s'est mis à nous expliquer les phénomènes qui s'opèrent à l'intérieur de chaque appareil, nous nous rendons compte que l'usine est bien en pleine action : dans chacun de ces bacs, le courant électrique rongé, dissocie des gueuses de fonte, pour en sélectionner les molécules et regrouper certaines d'entre elles autour d'un mandrin, — qui est comme le noyau du futur tube... Il suffit de surveiller l'opération, qu'on peut arrêter, à volonté, au moment précis où le tube est de l'épaisseur qu'on désire.

Sans cesse, le courant va, vient, circule, comme le sang dans un organisme vivant. La comparaison est d'autant plus exacte que, dans une autre salle, toute en hauteur celle-là, on nous montre les appareils qui sont des organes de régénération et de propulsion: d'abord un réservoir cylindrique où l'électrolyte, appauvrie de toute l'énergie qu'elle a dépensée dans les bacs, vient, comme dans les poumons le sang lourd et vicié, reprendre une force, une pureté nouvelle, puis une série de propulseurs qui jouent le rôle des valves du cœur et assurent le rythme de la circulation du fluide vital.

Ce fluide, en effet, anime la matière inerte, l'organise, lui fait prendre forme, sous l'influence d'une activité intérieure qui rend inutiles ces fours, ces marteaux et ces presses, toutes ces machines, autour desquelles peinent, parfois si douloureusement, dans l'enfer des vieilles usines, des millions d'ouvriers métallurgistes. Que d'opérations difficiles, que d'efforts, que de fatigues quotidiennes sont à la veille de leur être épargnées!

On peut l'espérer, dès aujourd'hui, on peut en avoir l'absolue certitude, l'électricité deviendra, quelque jour, l'ouvrière innombrable, infatigable, qui, presque à elle seule, asservie, dirigée par l'intelligence de quelques-uns, remplacera les masses humaines à l'œuvre des antiques servages et, dans une société renouvelée, permettra sans doute à chacun, indistinctement, de développer son esprit et d'accéder aux joies supérieures de la rêverie et de l'art.

En lisant ces lignes, on distingue en ombre chinoise la haute stature d'Auguste BOUCHAYER, déployant tout son charme, poète au point de donner un contour réel à ses fantasmes... car il devait être un curieux homme, formé à la rigueur de l'art de l'ingénieur et continuellement sollicité par ses rêves. Lorsqu'il écrivit l'histoire de la famille, il eut naturellement tendance à tout enjoliver, idéaliser, même, et puis par la suite, s'apercevant que la réalité n'était pas toujours aussi belle et pure, il corrigeait. Je possède ainsi deux de ses manuscrits, rédigés à dix ans d'intervalle, rapportant la naissance et l'éducation de son grand-père BEAU-BLACHE, dit DAVID: la preuve est là de son honnêteté intellectuelle, mais on mesure à quel point l'imagination peut vous fourvoyer, en lisant la première mouture.

DAVID, notaire, s'était retiré dans une belle demeure dominant la vallée du Grésivaudan. Il eut deux fils dont le cadet, BEAU-BLACHE, dit DAVID, était notre ancêtre (Joséphine BEAU-BLACHE, dit DAVID, épousa Joseph BOUCHAYER). A vrai dire, le notaire eut ses deux fils de sa gouvernante, Mlle BEAU-BLACHE, et sur son lit de mort il accepta de reconnaître l'aîné, pour lui transmettre sa fortune, mais pas le second. Bien sûr, pour tout le monde, sauf pour l'Etat-civil, les deux frères étaient des DAVID !... Les archives familiales ont conservé les lettres que, fiancé, Joseph BOUCHAYER écrivait à Joséphine DAVID, l'adresse ne comporte que ce patronyme, mais l'acte de mariage est établi au nom de BEAU-BLACHE.

Toute sa vie, Auguste BOUCHAYER fut victime de son enthousiasme balayant tout obstacle gênant ; il ne conservait de ses observations que la partie "positive"... , hélas pour lui, le négatif l'emportait parfois sur le positif et ses inventions devenaient des "fours". Ce fut, entre autres, le cas du fer électrolytique. Il est bien évident qu'entre la fabrication d'un tube de quelques centimètres de diamètre et une conduite forcée telle qu'il l'avait rêvée, il existait une marge d'importance ! Bien plus tard, PONT-A-MOUSSON qui fabriquait du tube centrifugé n'a jamais songé à les réaliser en très grands diamètres,... mais notre oncle Auguste franchissait allègrement ce pas ; cela devenait un défaut, une tare, même, car enfin, même ses collaborateurs ne pouvaient pas lui faire entendre raison. Il était devenu "dangereux" !

Je me suis entretenu avec la secrétaire qui écrivait ses ouvrages, corrigeant les fautes de français et autres. Je lui ai demandé comment il s'était aussi lourdement trompé en installant une conduite forcée et une usine sur la rive "sèche" de la vallée de l'Isère, le Grésivaudan ! Elle m'a répondu que chaque fois qu'elle refusait de tirer une conclusion trop optimiste d'une analyse d'observations rigoureuses, il lui ordonnait : "écrivez !"... Finalement, après une année de service, le barrage ne s'étant pas rempli, il a fallu se résoudre à abandonner la réalisation et à ferrailer conduite, installations, et tout ! Hippolyte, qui avait cautionné son frère, régla les créanciers, après qu'Auguste ait liquidé tous ses actifs au soleil...

Pour le fer électrolytique, les E.B.V. qui avaient construit la Centrale de DRAC-ROMANCHE avec GILLET qui avait aussi besoin de courant électrique pour l'installation de son usine de soie artificielle, revendirent leur part, ce qui les sauva de la faillite au moment de la crise. Quant aux fabrications, les vieux stocks furent utilisés par le service "chauffage" qui en faisait des éléments de radiateurs, pour les appartements. J'en ai encore trouvé des stocks en 1946, lorsque j'ai réouvert les anciens ateliers abandonnés. L'utilisation première de ces tubes fut imaginée pour satisfaire les besoins de l'industrie automobile. Les voitures étaient équipées de phares à acétylène, donc d'un générateur. L'un des fabricants MAGONDAUX avait acquis l'exclusivité d'utilisation de ce produit Bévé pour ces générateurs (c'était sans doute une erreur d'envisager un client unique...) et avec l'arrivée du courant électrique, le débouché de l'automobile disparut ! C'est ce qui m'a fait entendre un jour que "c'était l'éclairage électrique des voitures qui avait entraîné la suppression des besoins en acétylène et, partant, celle du fer électrolytique"... pendant des années, je me suis demandé comment ! De même, pendant des années, je me suis demandé pourquoi, lorsque chez mes grands parents maternels à Beauregard, il y avait panne de courant, le valet de chambre disait : "c'est le dégrilleur qui fonctionne !" - c'était un dégrilleur Bévé, invention d'Auguste BOUCHAYER, basé sur l'utilisation d'un siphon. J'ai fini par comprendre en 1943 ; lorsque les feuilles, en octobre-novembre arrivaient à obstruer la grille de prise d'eau d'une conduite forcée, le niveau montait dans la retenue, jusqu'à amorcer un siphon, judicieusement placé. Le jet balayait la grille, repoussant ces feuilles dans un canal d'évacuation. Mais ce jet, à une période de l'année où les ruisseaux ne sont pas toujours en crue, avait aussi pour effet de vider cette retenue et la turbine s'arrêtait, au moins jusqu'à ce que le bassin soit à nouveau plein. Le siphon marchait trop longtemps !

Auguste BOUCHAYER avait aussi inventé d'autres utilisations du siphon, cette fois-ci pour arrêter le débit. Ce n'était pas plus brillant, car l'eau contenant toujours des gaz dissous, des poches d'air se formaient en haut du siphon, jusqu'à le désamorcer. Là, le remède était plus facile à trouver : un purgeur faisait l'affaire.

Ce que j'ai retenu de tout cela, c'est qu'il faut bien se garder de donner aux enfants

des images floues ou fausses, qui s'incrument dans la mémoire lorsqu'elles concernent des points qui les intéressent et dont ils ont ensuite le plus grand mal à se défaire.

**Auguste BOUCHAYER vu par G.FERRAND, L. BARBILLON et
R. BLANCHARD.**

En commençant, j'ai regretté de n'avoir pas été initié et formé par Auguste BOUCHAYER dans mes premiers pas aux E.B.V., comme cela aurait pu se produire. C'est que mon parrain fut Georges FERRAND, son disciple, qui m'a transmis un peu de sa grande admiration pour son patron au bureau d'études.

Georges FERRAND fut embauché par mon grand-père en 1906. Ingénieur des Arts et Métiers, il fut vite remarqué pour ses qualités de meneur d'hommes. Aussi, pendant l'hiver exceptionnellement rigoureux qui suivit lui a-t-on demandé tout de go de remplacer un chef-monteur accidenté ou malade. Auguste BOUCHAYER était le grand superviseur des travaux de montage et il apprécia fort ce jeune remplaçant : c'est qu'il s'agissait d'un montage particulièrement délicat : une conduite de trois mètres de diamètre qui devait enjamber en arc une rivière large de 70 mètres, un record ! - Par des froids sibériens (le vin gelait dans les tonneaux), tout était rendu plus difficile encore. Après la fin des travaux, les deux hommes sont devenus des amis. Dix ans plus tard, sur la suggestion d'Auguste BOUCHAYER, était créée la filiale S.D.E.M. (Société Dauphinoise d'Etudes et de Montages), Georges FERRAND en devenait le Président, se considérant comme l'héritier spirituel de son patron. Désormais, c'est lui qui devait prendre toute une série de brevets pour consolider la position des E.B.V. dans le domaine des conduites forcées, jusqu'à la mise au point des tuyaux auto-frettés qui devaient leur assurer l'absolue domination du marché des installations de grande puissance.

Entre temps, Auguste BOUCHAYER édifia l'usine de Servette, dite des 100 jours, pour forger des ébauches d'obus de 75 et il fit rappeler du front Georges FERRAND pour l'aider dans cette tâche. J'ai connu d'autres acteurs de cette épopée d'Auguste.

Quant à Louis BARBILLON, il rédigea une notice sur son ami : UN GRAND DAUPHINOIS DISPARU : AUGUSTE BOUCHAYER, 1874-1943. Il dirigea pendant 25 ans l'Institut Electro-technique de Grenoble. (c'est lui qui en fit une "grande école") et professeur à la Faculté des Sciences, il savait de quoi il parlait en évoquant les travaux scientifiques de notre oncle. et son exceptionnelle culture générale.

Mais l'hommage que je préfère est celui de Raoul BLANCHARD, doyen de la Faculté des Lettres, professeur de géographie. Il souligne son incompétence pour apprécier les qualités d'Auguste BOUCHAYER comme ingénieur, chef d'usine ou métallurgiste, et parle

de ses qualités d'historien :

" ...Historien, il l'était passionnément, et il s'y consacrait avec toute " " la fougue de sa belle nature, soit qu'il étudiât les origines de la " " métallurgie, ou le rôle des Chartreux comme maîtres de forges, soit " " qu'il retraçât les fluctuations des lignes de rivage à l'époque " " historique ou les avatars des remblaiements des lits fluviaux. Certains " " de ces problèmes présentant pour la géographie un vif intérêt nous étions " " amenés à en discuter avec lui en des controverses qui n'en finissaient " " pas. Cher ami, depuis une vingtaine d'années, nous nous sommes royalement " " disputés, car vous étiez terriblement tenace, et aucun de nous deux n'a " " jamais consenti à s'avouer vaincu ! "

Quand on connaît le Professeur BLANCHARD, la précision de son verbe, la rigueur de ses observations, son "royalement disputés" caractérise magnifiquement son ami !

Je n'ai pas à dire quels sont les qualités ou défauts qui me viennent par hérédité des BOUCHAYER de la génération de mon grand'père. On constate de très grandes différences de tempéramment entre Aimé, Hippolyte, Auguste,... et Louis dont je vais dire un mot ; certes on peut en conclure que tout, ou presque tout, se trouve en germe chez chacun de nous et qu'ensuite l'exemple, l'éducation avec ce qu'elle comporte, apportent autant d'incitations au développement d'instincts innés et constituent soit des levains (catalyseurs, disent les scientifiques) au développement ou des abcès de fixation ... Ce que je sais, c'est que beaucoup de qualités me plaisent en Auguste BOUCHAYER, au moins autant que chez ses frères. Je regrette de ne pas avoir pu apprécier "de visu" et "de tactu" ce que dit de lui BLANCHARD dans son hommage :

" Il était la gaieté même, le type du géant souriant et joyeux. De toute " " sa haute stature rayonnait aussi une délicate bonté ; il ne m'a jamais " " été donné de rencontrer un homme plus complètement tendre, entourant " " sa famille, ses amis, ses ouvriers, d'affection, d'indulgence, étendant " " ces sentiments à tout et à tous. Il était enfin en lui une qualité " " suprême et qui exprime peut-être le mieux sa vraie nature : nous voulons " " parler d'une scrupuleuse honnêteté. "

Ma conclusion, à moi, est simple : après JOSEPH, ... qui fut vraiment un "cas",...

Aimé, Hippolyte, Auguste, quel trio !!!



Sur son cheval, en Colombie, où il mourut à 25 ans, soignant son monteur de la fièvre jaune. Il installait une conduite pour une mine d'or anglaise, dans laquelle ses amis grenoblois avaient placé des capitaux. Le pays était en pleine guérilla et la lenteur des transports (fluviaux et à dos de mulets) fit que la nouvelle de sa mort ne fut connue qu'avec retard. On possède un intéressant échange de correspondance.

Très amateur de montagne, de tennis, de cheval, ski, excellent patineur, conduisait un quadricycle DE DION BOUTON (avec la place du passager devant)

Ses photographies de la Meije parurent dans l'Illustration.

Son père le fit entrer dès 18 ans dans ses ateliers, ayant besoin de lui, et le spécialisa dans les montages (A Chedde, il traversait l'Arve, sur une poutre, tenant son neveu Jean BOUCHAYER dans ses bras). Au retour du service militaire, il fut très actif.

La mort de ce garçon plein de vie affecta beaucoup ses amis et sa famille, particulièrement sa mère, qui chérissait son benjamin (8^e enfant).

En épilogue de ce rappel des faits et gestes de la génération de mes grands-pères, je soulignerai le plaisir que j'éprouve à cette recherche qui s'apparente à des études généalogiques. pourquoi exhumer ce passé et en faire un vrai patrimoine ? A mon avis, par nostalgie.

J'aimerais que les qualités que j'aurai le plus apprécié au cours de ces récits, la rapidité de jugement et de décision, chez Valérien PERRIN, le sens du devoir et des responsabilités chez Aimé BOUCHAYER, la conduite des affaires dans un conseil d'administration, chez Hippolyte, l'invention et le goût chez Auguste, l'amour du sport, chez Louis, j'aimerais, dis-je, qu'on me les attribue à l'occasion.

Mais, rétorquera-t-on, ce qui est le plus visible dans le comportement d'un être humain dont on connaît la famille, c'est la ressemblance avec ses parents les plus proches, père et mère... C'est vrai et pourtant je n'en dirai rien, ce lien s'étant rompu - on verra comment.

Mon père, Jean BOUCHAYER, fut plein de contradictions - ce qui est un trait commun à tous les humains - et ses sentiments à mon égard ne furent pas toujours critiques, je n'en veux pour preuve que cet extrait de l'un de ses discours devant ses pairs (il s'agit, en ce qui me concerne, de la période de 1945 à 1960, il devait "prendre sa retraite" en 1962) :

Certes, mon Père avait présidé plus de Sociétés que moi, mais il avait une puissance de travail énorme et n'avait pas de violon d'Ingres. Il pouvait donc conduire des actions multiples sans rien sacrifier à leur succès, il pouvait se répandre sans s'appauvrir.

Ces mots sont du Recteur Guy, qui à ses obsèques disait encore : Ces mille pelotons de fil qu'on lui mettait dans la main, comment d'une si ferme étreinte les tenait-il ? Je l'ignore, c'est le secret de ce grand cœur, mais le fait est qu'il les tenait bien."

J'ai donc quelques remords de m'être dispersé, tout depuis 15 ans. La Providence heureusement fait bien les choses, elle m'a donné un Fils pour reprendre le flambeau. Dans la vigueur de ses 40 ans et avec sa foi ardente de jeune Patron il réorganise, anime, et jeune la vieille Maison, bientôt centenaire et rend acceptable ma dispersion.

Ces notes sont annoncées dans le texte par un astérisque (*) et reproduisent le plus souvent des documents des archives familiales. Celles-ci sont très riches et pourront être consultées pour découvrir d'autres détails.

NOTES DE COMMENTAIRES

- I S.D.E.M. le seul "reste" des E.B.V.
- II LES GENERATIONS DE "COSSERAT"
- III Le "GANT PERRIN" disparu, lui aussi
- IV GIROUD, protecteur de Joseph B.
- V Note géographique : GRENOBLE
- VI Extrait des archives : 1886 et 1888
- VII - id - 1896
- VIII BERGES et CORBIN
- IX Les tuyaux auto-frettés FERRAND
- X L'USINE DES 100 JOURS calendrier
- X bis - id - la presse
- XI L'usine de DRAC-ROMANCHE
- XII Ouvrages d'Auguste BOUCHAYER

NOTE N° I : S.D.E.M. devenue filiale de NEYRPIC, elle-même société du groupe C.G.E. branche ALSTHOM, poursuit une importante activité héritée des E.B.V.

(Page 3 : "Notre hydraulique est passée chez ALSTHOM, groupe C.G.E.")

22 rue Ampère à Grenoble, la S.D.E.M. est toujours installée dans les bureaux que j'ai construits et dispose de près de 25 000 m² des ex-installations de B. & V.

L'EXPERIENCE

Créée en 1917, SDEM a pour vocation le montage d'ensembles hydromécaniques, industriels, nucléaires et a l'expérience de la réalisation de grands chantiers. SDEM est aujourd'hui le premier constructeur français de conduites forcées. Elle assure des prestations d'études, fabrication, montage et mises en services d'installations hydrauliques et industrielles.

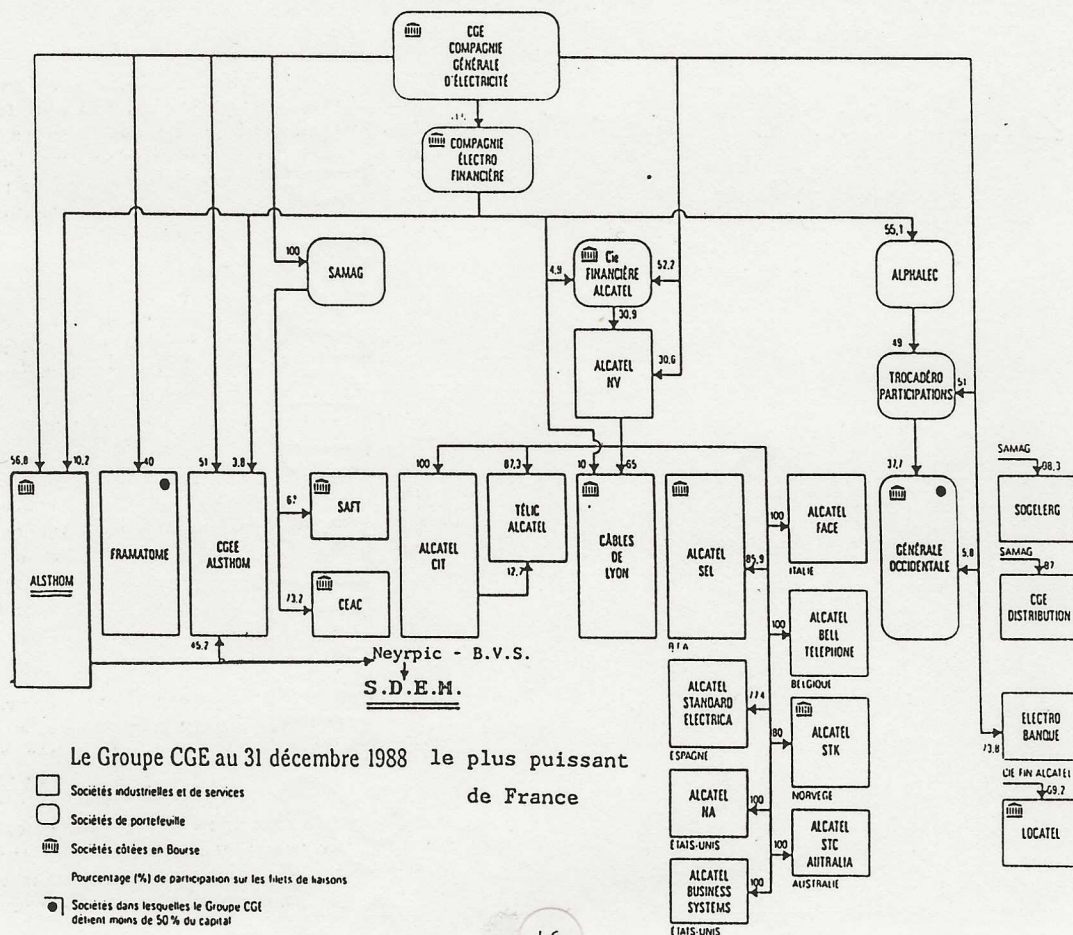
LA CONNAISSANCE

SDEM a utilisé ses connaissances des techniques liées à l'énergie hydraulique pour acquérir un savoir-faire dans les domaines mécaniques et électriques. L'expérience des grands chantiers, l'adaptabilité aux contraintes du terrain, la maîtrise des techniques de soudage, la fiabilité de ses méthodes de montage et sa politique de formation permanente, lui permettent d'aborder avec succès des marchés nouveaux. Elle est spécialisée dans le management de grands chantiers à l'exportation.

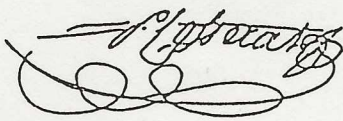
Extraits de plaquettes édités en 1987

Le groupe C.G.E. Plus de 1000 filiales, 220000 employés, 80 pays.

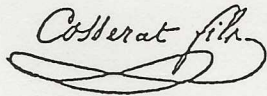
ALSTHOM : production et distribution d'Énergie, Centrales classiques et nucléaires.



PIERRE COSSERAT
1767 - 1832



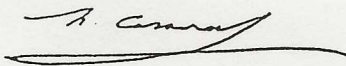
EUGÈNE COSSERAT
1800 - 1887



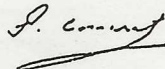
OSCAR COSSERAT
1830 - 1910



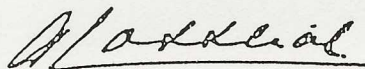
MAURICE COSSERAT
1861 - 1940



PIERRE COSSE
1869 - 1944



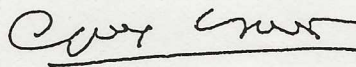
ANDRÉ COSSERAT



JACQUES COSSERAT



GUY COSSERAT



Déjà, André COSSERAT avait dû se séparer de son usine de toile, vendue un bon prix, pour sauver le velours. Cela ne suffit pas et, au désespoir de Guy, les 4 frères WILLOT, précédemment fabricants de la "bande Velpeau" et nouveaux "requins" du textile du Nord, s'emparèrent de l'affaire fondée en 1794...

Nota - Dans une propriété possédée en aval de Rouen, Maurice COSSERAT procéda à des fouilles dans un château féodal auquel se rattache le souvenir du légendaire ROBERT LE DIABLE. Son fils en fit un musée.

CE QUE LA VILLE D'AMIENS
ET SON INDUSTRIE TEXTILE
DOIVENT A LA FAMILLE COSSERAT

(Extrait d'un éloge prononcé en 1940)

Le développement industriel à Amiens au cours du XIX^e siècle connut une transformation radicale. Pendant la première moitié du siècle, les Cosserat avaient exercé leur industrie d'une manière familiale. Leurs ouvriers travaillaient pour eux sur des métiers à main, la plupart à domicile, beaucoup à la campagne remplissant par le tissage les intervalles laissés libres par les travaux des champs.

Or, sous le Second Empire, entre 1856 et 1860, il se produisit dans le régime économique une véritable révolution. Les Anglais depuis longtemps avaient inauguré le tissage mécanique, les métiers rassemblés en usine et à peu près ce que nous appelons aujourd'hui le taylorisme. Le rendement considérablement accru ne supportait plus de comparaison avec le régime familial français. A l'abri des protections douanières, les fabricants picards étaient sans inquiétude et n'avaient pas été curieux des progrès accomplis dans l'industrie vraiment moderne d'Outre-Manche.

Déjà, avec résolution et ingéniosité, M. Eugène Cosserat avait pris les devants. Il avait été, un peu plus tôt, le premier à Amiens à utiliser les métiers Jacquard en 1833, fit construire en 1838 des métiers anglais, par Thomas Morsden de Manchester qui monta sur place des pièces détachées passées en fraude parmi des sacs de charbon et des balles de coton.

Le bouleversement vint de la politique libre-échangiste pratiquée à partir de 1856 par Napoléon III. Ce fut alors le dumping, comme nous disons aujourd'hui, l'envahissement menaçant des produits anglais, couvrant le marché français et balayant la production locale.

Une véritable « guerre » économique commença, le mot n'est pas trop fort. Elle se termina victorieusement pour la famille Cosserat et aussi pour la ville d'Amiens, grâce au savoir-faire et à l'audace d'Eugène Cosserat qui, après avoir tenté de rallier les faibles dans une organisation corporative, se vit contraint de marcher presque seul.

L'industrie amiénoise était sauvée. Mais à quel prix cette victoire fut-elle achetée ? Guerre économique, ai-je dit ? La guerre est souvent laide et elle est toujours douloureuse, la guerre économique comme l'autre. On vit donc la mobilisation des travailleurs et leur encasernement dans de grandes et ternes bâtisses : hommes et femmes quittèrent leur campagne, vendirent leur maison et leurs champs pour venir habiter des maisons ouvrières sans style et hâtivement construites, d'une hygiène plus que sommaire.

NOTE N° 3 : LE GANT PERRIN

Extrait de la plaquette du centenaire (1960)

Pour tenir dans ses propres mains les marchés étrangers et leur clientèle, Valérien PERRIN s'expatria et créa à New-york, Montréal, Londres et Sidney, des bureaux et, plus tard, des fabriques de façon à présenter directement, sous le nom PERRIN, des gants de qualité.

En 1884, Alphonse DOUILLET, son neveu, remplace Valérien PERRIN pour les voyages dans ces pays qui, à l'époque, étaient vraiment lointains et les poursuivit jusqu'en 1902, Camille PERRIN prenant le relais quelques années après.

En France, poursuivant la même politique et désirant toucher directement sa clientèle, le GANT PERRIN créa une suite de dépôts ou magasins lui appartenant en propre, ainsi qu'un réseau de représentants répartis dans tous les pays du monde.

L'activité, le dynamisme de sa direction, place le GANT PERRIN, et ses filiales en 1913, à la veille de la guerre, avec une production annuelle de 240.000 douzaines de gants et un chiffre d'affaires, en Frs. or, de 17 millions. Le GANT PERRIN occupait, en 1912, dans la région dauphinoise, 6.250 personnes.



En route pour l'Amérique (1890)



Couture à la campagne en 1890

NOTE N° IV : LES GIROUD

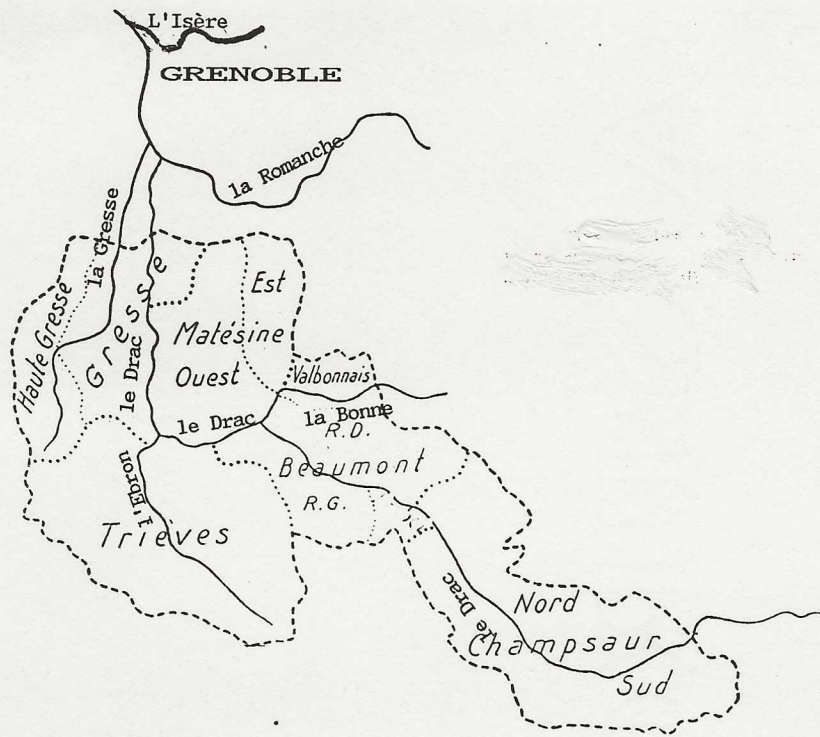
(Page 12 : "grâce aux facilités accordées par GIROUD-PERIER)

On ne peut mettre en doute l'histoire de Joseph BOUCHAYER débarquant chez M. GIROUD puisque notre oncle Auguste affirme la tenir directement de sa mère. Ce GIROUD se fit appeler GIROUD-PERIER après son mariage. Certes, la réussite des GIROUD depuis leur association avec les frères PERRIN, d'abord dans une entreprise de travaux publics qui construisit des routes pour l'Administration napoléonienne, ensuite dans la Cie des Mines de La Mure, fut d'autant plus remarquable qu'elle survécut aux troubles de la Restauration, alors que Grégoire PERRIN fut ruiné, ... cette réussite fut consolidée par une alliance avec les PERIER. Claude PERIER, né à Grenoble en 1742, avait racheté la fabrique d'indiennes (toiles peintes ou imprimées) de Vizille et sut se reconvertir lorsque la mode évolua. Il racheta sous la Révolution des biens confisqués (biens nationaux) et la mine d'Anzin. Il devint banquier à Paris, finança le coup d'Etat du 18 Brumaire par lequel Bonaparte renversa le Directoire. Napoléon sut s'en souvenir lorsqu'il créa en 1801 la Banque de France. Son fils Casimir PERIER en fut le régent et occupa de nombreuses fonctions, dont celle de Président de la Chambre des Députés. A Grenoble, à l'époque dont nous parlons, GIROUD PERIER était l'homme d'affaires le plus en vue.

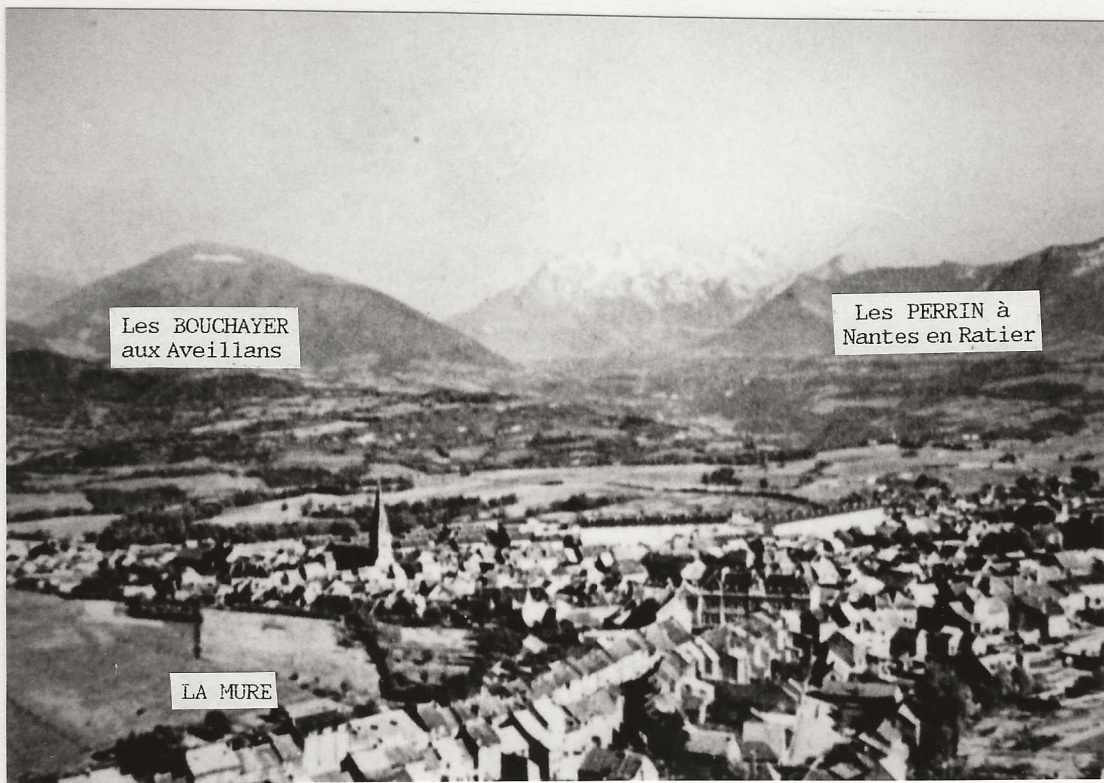
Le mérite de Joseph BOUCHAYER fut immense ; on raconte qu'il étudiait à la lueur du fournil, sa tante étant trop pauvre pour lui fournir des chandelles. GIROUD, amusé par ce petit bonhomme plutôt chétif, mais décidé, se souvenant aussi de ses origines matheysines, donna certainement plus que des bonnes paroles ou des recommandations.

On n'a jamais plus entendu parler dans la famille de liens entre les GIROUD et les BOUCHAYER, à moins que l'amitié de mes grands-parents avec les RENEVILLE n'ait cette origine lointaine. En effet, une fille GIROUD épousa le Comte de Renéville qui devint le patron des Mines de La Mure ; Mlle de Renéville épousa le Comte Charles de MARLIAVE qui subit en 1945 la nationalisation de son affaire. Les Marliave étaient de grands amis de mes parents. Ils se marièrent, eurent des enfants, ..., les mêmes années que les Jean BOUCHAYER... Finalement, c'est Charles de MARLIAVE, alors président de l'A.P.A.F., Association des Producteurs des Alpes Françaises (créée par Aimé BOUCHAYER) qui décora mon père de la rosette de la Légion d'Honneur.

Dans son premier manuscrit, Auguste BOUCHAYER appelle GIROUD "le protecteur" et au chapitre suivant, BOUVIER, qui engagea Joseph, "le bienfaiteur".



LA PARTIE MERIDIONALE DU SILLON ALPIN



GRENOBLE et la PARTIE MERIDIONALE DU SILLON ALPIN

(Extraits de l'ouvrage LES ALPES OCCIDENTALES, tome II, Arthaut 1941)

J'ai habité MONIFLEURY, quartier résidentiel de l'agglomération grenobloise, de 1954 à 1977. Mes parents y habitaient et avant eux, notre oncle Auguste et le Doyen Raoul BLANCHARD. Sa fille Colette a épousé en 1936 Michel BOUCHAYER, fils d'Auguste.

C'est dire qu'au respect et à la considération que nous pouvions avoir pour l'éminent savant, s'ajoutaient des liens de bon voisinage, encore renforcés par une alliance entre les deux familles. J'ai aussi eu l'occasion de côtoyer M. le Doyen BLANCHARD au Rotary Club, au Comité de Patronage des Etudiants Etrangers (il professait à Harvard et attirait des étudiants à Grenoble), dans les Commissions d'Expansion Economiques et Congrès Alpins... Tout ceci m'engage à rapporter quelques propos de ce distingué géographe.

Quand il présente Grenoble, il s'étonne du fait (dans les années quarante) que cette "ville de montagne, cernée de tous côtés par des hauts reliefs" concentre "exactement 20% de la population des Alpes françaises du Nord". Sa "situation" - à ne pas confondre avec le site - montre "une confluence de vallées qui engendre un carrefour de routes", emplacement tout indiqué d'une capitale alpine sauf que la meilleure route, celle du Grésivaudan, se trouve "en concurrence irrésistible avec la voie de Chambéry vers la Maurienne et la Tarentaise", que celle de la cluse et du Bas-Dauphiné entre dans la zone d'attraction de Vienne et de Lyon,..."le vrai rôle commercial de Grenoble dépend de la valeur des voies orientées vers le Sud". La voie de l'Oisans est terriblement difficile : verrous de la Romanche, Col du Lautaret (2057 m.), col du Mont Genèvre (1854 m.) ; celle du Col Bayard est plus facile, comme celle du col de la Croix Haute, par la Mathesine et le Trièves, mais pour aller de Lyon à Marseille ou à Toulon, qui s'aviserait de passer par Grenoble et La Mure ? "Grenoble est bien un carrefour de communications, mais sans être en mesure d'en tirer de beaux bénéfices, parce que ses voies sont d'un intérêt secondaire".

Raoul BLANCHARD explique alors l'influence du "cône de déjection du Drac", véritable torrent qui vient heurter de toute son impétuosité l'Isère, calmée puisqu'installée depuis cent kilomètres dans le sillon alpin où elle se perd en méandres, îles et marais qui constituent un énorme champ d'inondation. La rivière principale, capable de crues considérables à la fonte des neiges, est vaincue par le torrent "qui faisait de l'Isère à Grenoble un lit fluvial qu'il était impossible d'en trouver l'équivalent tout au long de la grande vallée, c'est-à-dire d'Albertville en Savoie au défilé de Saint Gervais en Bas-Dauphiné".

Déjà il est apparu aux Romains, il y a deux mille ans que la "caractéristique capitale du site de Grenoble est d'offrir un passage fixe où franchir l'Isère partout ailleurs incertaine et vagabonde". Cet emplacement offre de nombreux désagréments, comme toute tête de pont : brumes des fonds, gelées ou lourdes chaleurs, vent du carrefour de vallées, sol humide, l'eau circulant à une profondeur d'un mètre ou deux,..."il n'y a de déclivité dans cette ville de montagne, en fait la plus plate de France, que les rampes d'accès vers les ponts". "Grenoble vit sous la menace des eaux violentes de ses rivières exactement comme un polder néerlandais installé en contre-bas des hautes marées".

Au sud de Grenoble, on distingue plusieurs régions naturelles : protégées des vents d'ouest par le massif du Vercors ; la Gresse reçoit tout de même des précipitations copieuses par vents du sud, tandis que le Trièves, protégé au sud par le massif du Dévoluy est déjà un véritable îlot de sécheresse. La Matésine (BLANCHARD utilise la vieille orthographe "Matanasin" ou Matasina), moins protégée à l'Ouest et bordée à l'Est par les puissants condensateurs que sont les massifs centraux, est une région plus humide.

Du Nord au Sud, sur 16 km, entre LAFFREY et LA MURE, une dépression concave (voir photo) de 900 à 1000 mètres d'altitude, sur une largeur de 3 à 4 km (ancien glacier de la Romanche), "croule" brusquement sur l'"auge" de la Romanche, comme sur les "entailles" du Drac et de la Bonne. Cette Matésine est la plus variée et la plus complexe de ces régions naturelles au sud de Grenoble. L'ancienne économie rurale est mal connue, "la prudence matoise des habitants ayant vidé de tout contenu substantiel les textes du Moyen-Age". Mais les statistiques des XVIII^e et XIX^e siècles prouvent un district fortement céréalier, avec prédominance de prairies et alpages, donc énorme prépondérance du gros bétail - le maquignon mathesin, faux, fin, filou, était précédé d'une réputation plutôt péjorative. Sur les pentes exposées à l'Ouest et au Sud, les ceps de vigne sont restés accrochés jusqu'à 900 mètres et la vente du vin constituait un profit non négligeable - surtout que les cloutiers étaient de grands buveurs. Le cardinal LE CAMUS notait en 1672 "qu'ils font la débauche pendant 5 jours après la Saint Eloi".

Effectivement, la partie de la Matésine entourant La Mure et La Motte d'Aveillans a toujours été vouée à l'industrie. Ailleurs, "en raclant tous les tiroirs, l'effectif des ouvriers des scieries, tissages, ateliers de pantoufles et semelles, centrales, ne dépasse pas à coup sûr 450 personnes. Or, les industries accrochées au petit massif de La Mure donnent du travail à une armée de 2500 têtes (1940). C'est qu'il recéléait des minerais, fer, cuivre, argent, or, même, découvert en 1852, de l'eau motrice écumant sur des roues d'artifices, du combustible enfin, le bois des montagnes (vite épuisé) et le charbon de pierre qu'on pouvait gratter à même le sol à La Motte.

"Aussi, ce coin de Matésine, dès qu'il apparaît dans l'histoire, se présente-t-il comme une petite ruche manufacturière. L'industrie métallurgique a sans doute traité d'abord les minerais locaux, comme le prouve l'existence de vieux amas de scories et de Fauries ; avec la raréfaction des gîtes et des forêts, il fallut importer du métal, de Vizille et d'Allevard. Du moins pouvait-on effectuer un travail de forge, à l'aide de l'antracite recueillie sur place ; de là est née la clouterie, dont les ouvriers étaient déjà groupés en confrérie au XIII^e siècle".

"Vers 1840, un soigneux mémoire évalue à 440 le nombre de cloutiers, dont 300 à La Motte, fabriquant des clous de souliers, des clous à ferrer chevaux et bœufs". "...ces ouvriers fréquentent toujours les cabarets où ils paient en clous". Il ne reste que 20 cloutiers en 1895... Raoul BLANCHARD dit que la concurrence du clou forgé à la machine n'explique pas tout : la mine paie plus que la forge pour un travail moins long, moins pénible, mieux protégé et qui comporte une retraite au bout !

Quant à Joseph BOUCHAYER, la mine ne l'a pas attiré..., plutôt l'auréole de GIROUD, ou celle de GRENOBLE !

NOTE N° VI : L'ECART D'AIME BOUCHAYER

(Page 19 : l'échec au baccalauréat - page 21 : nouvelle orientation)

EXTRAITS DES ARCHIVES FAMILIALES - 1886 et 1888

Agenda d'Aimé BOUCHAYER, à la date du mardi 20 juillet 1886 (dernier jour de l'oral du baccalauréat à Marseille).

... "Je suis sûr d'être reçu. Dispute avec Sauvage le professeur de Mathématiques...
A bout de patience je lui dis c'est mon concierge qui a fait mon problème !"

Ibid mercredi 21.

"Je suis profondément navré. Les dames Mouline et Rey me consolent. Je couche chez elles."

Ibid jeudi 22.

"Encore navré. Angoisse qui me serre la gorge."

Lettre de Joseph BOUCHAYER à son fils ; Grenoble, le 21 juillet 1886.

Mon Cher Aimé

La lettre de Mademoiselle Eugénie que je viens de lire n'a fait que confirmer les prévisions que j'ai eues en prenant connaissance de ton télégramme d'hier.
Il y a un vieux proverbe qui dit qu'il n'existe pas de bon cheval qui ne bronche - je crois que le cas est applicable cette fois-ci. A mon avis, ton échec a eu pour cause manque de sang-froid ou plutôt manque de calme.
Console-toi nous serons plus heureux à prochaine occasion.

Lettre du 8 octobre 1888

Les Platanes

Mon Cher Aimé.

Aujourd'hui je profite de ce que le mauvais temps me retient ici pour m'entretenir un instant avec toi. Tous ces derniers jours mon intention était de t'écrire, un peu nos nombreuses occupations, un peu ma santé qui n'est pas brillante, ces diverses raisons sont cause de mon retard.

A cette heure, nous commençons à ne savoir où donner de la tête, ce sera bien pire si le mauvais temps venait à persister, avec nos nombreuses installations faites et celles en train. Je vois venir que cet hiver nous ne serons pas encore à la noce, n'ayant plus moi-même mon courage d'autrefois, c'est Marius qui aura à supporter le choc, il faut espérer que sa santé lui permettra de tenir bon. (Marius Vollaire, gendre, ingénieur, est apprécié)
Depuis quelques jours nous avons pris un nouveau jeune homme (... ..) ce nouvel employé n'étant pas au courant ne pourra nous rendre de grands services, nous aurons à le former. La maison de Lyon elle aussi est actuellement bourrée. L'oncle Eugène me sollicite pour que je lui envoie du personnel, mon embarras est grand, attendu que nous ne pouvons nous-même faire face.

La fonderie aussi a sa part de besogne tout en nous facilitant beaucoup pour nos travaux de chaque jour, elle exécute de nombreuses commandes pour les mécaniciens, Brenier et Bouvier demandent beaucoup de grosses pièces de turbines.

Nous avons aussi une grande quantité de colonnes à couler pour une nouvelle affaire qui s'installe sur le torrent de Froges il s'agit d'une fabrique d'aluminium par de nouveaux procédés au moyen de l'électricité, cette entreprise aura probablement une grande importance elle a à sa tête des hommes sérieux, nous sommes aussi en pourparler pour la canalisation tôle qui sera lourde, environ mille mètres courants, tuyaux de 0,50 de diamètre. Nous faisons en ce moment tous nos efforts pour traiter cette importante fourniture.

Comme tu vois, mon Cher Aimé, nous avons le plus grand besoin et moi en particulier que tu arrives à notre secours, il m'est par moment bien pénible quand je pense que je ne puis utiliser les moyens en mon pouvoir et qu'il faut avoir recours aux étrangers qui s'acquittent plus ou moins bien de la mission qui leur est confiée.

Te connaissant, ainsi que tes intentions, tu ne négliges rien pour répondre à mes désirs, tu sauras mettre à profit tous les instants et toutes les occasions qui se présenteront pour augmenter ton savoir faire. (... etc. etc.).

Après son échec, Aimé BOUCHAYER a effectué à Valence son volontariat. De retour à Grenoble, on le confie à Eugène qui l'envoie assez rapidement à Paris chez un constructeur-mécanicien. Son père (qui pensait que l'arrêt de ses études avancerait son démarrage à ses côtés) ronge son frein, tout en admettant qu'il a besoin d'une formation industrielle.

On apprécie l'honnêteté intellectuelle de Joseph qui, ne voulant être juge et parti, s'en remet à son frère pour décider de la nature de cette formation. Aimé conservera une "dent" contre son beau-frère, qu'il enverra plus tard à Chedde.

"Les Forces Motrices de l'Arve", à Chedde, créées en 1895 pour fournir de l'énergie à Messieurs BERGES et CORBIN, sont ceux-là même désignés par "hommes sérieux". L'histoire d'Hippolyte BOUCHAYER (chapitre suivant) commence là.

NOTE N° VII : HIPPOLYTE DIRIGE LE MONTAGE
DE L'USINE DE CHEDDE

(page 28, rencontre avec CORBIN)

La rencontre de 1900 fut fortuite, mais les hommes se connaissaient déjà. On dit qu'ils étaient camarades de lycée, ce qui est plausible, puisque Raymond CORBIN, le père, habitait Lancey, où il avait une usine, comme Aristide BERGES, père de Georges. Ce qui est sûr, c'est qu'Hippolyte exécuta un montage de charpente pour l'usine que CORBIN et Cie installaient à Chedde, pour y fabriquer des explosifs. Après son mariage Hippolyte, devenu principal actionnaire, fut associé. La lettre ci-dessous témoigne de ce travail, en 1896.

Fabrique de Cellulose

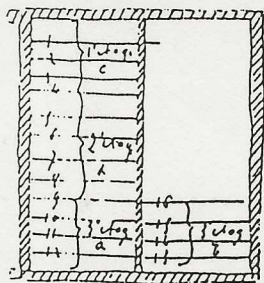
CORBIN & C^{ie}

Chedde
Lancey le 13 Janvier 1896

Mon cher Papa,

J'ai bien reçu ta dernière lettre, je ne vous ai pas écrit ces 2 derniers jours car il n'y avait rien de bien nouveau à vous apprendre. Je vous en télégraphie hier, le 1^{er} bâtiment est complètement couvert il n'y reste plus que 2 lanternes à poser et quelques petits détails, plusieurs contre-albaletins des bouts, quelques fers sous faitages, quelques boulons des vitrages. Je vais dire à M^r Saitre de faire peindre ces vitrages des masques pour qu'on puisse y mettre les vitres. Comme je vous l'annonçais la 10^{ème} ferme a été levée hier Dimanche, la 17^{ème} sera levée aujourd'hui et nous espérons que Dimanche prochain toutes les fermes seront en l'air.

Le parrage continue à avancer, 2 traves sont complètement terminées et j'ai mis les 2 équipes chacune sur un des citages les plus élevés du 2^{ème} bâtiment a et b. Le parrage avancera donc presque



aussi vite que le montage des fermes. Une fois le parrage fait nous terminerons ce bâtiment car il faudrait un bien mauvais temps pour empêcher le charbonnage et la couverture de se faire. Je pousse les hommes autant que je le peux, je voudrais bien avoir fini le plus tôt possible car je commence à me faire un peu vieux ici. Je ne puis songer à quitter le chantier etc...

Le premier "locataire" de la Société de l'Arve fut une Société en nom collectif Corbin et Cie, dont le siège était à Lancey (Isère). Elle ne comprenait que deux membres, Raymond Corbin et Georges Bergès.

on l'appelait dans l'intimité le "général". Raymond Corbin représentait surtout dans l'association son frère Paul, personnage remarquable, qui, avec moins de fantaisie, rappelle quelque peu le génie polyvalent d'Hérault. Polytechnicien, un moment officier d'artillerie, mais attiré par la chimie et l'électrochimie, il avait découvert un procédé de fabrication du chlorate de soude et de potasse, en cherchant, pour son ami Bergès, un procédé de blanchiment de la pâte à papier.

Le procédé de fabrication des chlorates dûment breveté, c'est à son exploitation que fut tout d'abord destinée l'usine dont la construction débuta à Chedde en 1895 et qui fut mise en route deux ans plus tard. Ce fut un succès. Chedde fabriqua simultanément ou successivement du chlorate de potasse, du chlorate de soude, des perchlorates de soude, de potasse et d'ammoniaque et divers dérivés avec un matériel constamment amélioré par Corbin.

Assez vite, on eut même sujet de craindre une surproduction du chlorate de potasse, et c'est pour y parer que Bergès et Corbin songèrent à utiliser ce chlorate dans la fabrication d'un nouvel explosif de prix abordable et d'un maniement facile. La petite histoire assure qu'ils avaient été devancés par l'anarchiste Vaillant, lequel avait introduit un explosif chloraté dans la bombe qu'il déposa le 5 avril 1894 sur le rebord d'une fenêtre du restaurant Foyot, de glorieuse mémoire culinaire : techniquement parlant, l'expérience avait été satisfaisante. Toujours est-il que Paul Corbin entra en rapport avec divers spécialistes et notamment avec un inventeur d'origine anglaise, nommé Street, dont il acquit des brevets relatifs à un « nouvel explosif ». Après de nombreux essais, le procédé Street reçut lui-même diverses améliorations à leur tour brevetées : ainsi naquit la cheddite.

Sa fabrication ne fut pas entreprise directement par la Société de l'Arve (qui, en 1902, s'était finalement substituée dans l'exploitation de l'usine de Chedde à Corbin et Cie) mais par des Sociétés sœurs, la Société de produits chimiques et d'explosifs Bergès, Corbin et Cie, la Société universelle d'explosifs et de produits chimiques et la Société Générale d'Explosifs (Cheddite). Le nouvel explosif fut promptement en faveur dans les chantiers de plein air, et allait bientôt trouver dans la première guerre mondiale une tragique mais énorme utilisation.

C'est en 1904 seulement que la Société de l'Arve décida d'entreprendre à Chedde la fabrication de l'aluminium.

Extraits de : HISTOIRE D'UNE ENTREPRISE FRANÇAISE (C-J GIGNOUX, Hachette, 1955)

COMMENTAIRES

Dans sa conclusion, l'auteur souligne que la Cie PECHINEY a connu à sa tête le type "pionnier" et le type "administrateur". BERGES et CORBIN étaient du premier type et Hippolyte BOUCHAYER, dont il dit que c'est l'absorption de la Société de l'Arve qui "assura le concours d'Hippolyte BOUCHAYER", dans son rôle d'administrateur, fut un élément de la réussite.

Il ne cite pas les pionniers de la famille d'Hippolyte. Ce fut tout d'abord Joseph qui, on le voit p.20, recherchait à fournir le plus possible de matériel à l'usine de Froges, qui démarra, grâce à lui, en avril 1889 (sur les brevets HEROULT, qui mit au point en 1892 une nouvelle "marmite", beaucoup plus efficace que les précédents creusets, juste au moment où le marché de l'aluminium se réveilla - l'usine allait déposer son bilan !). BERGES, papetier, fils du "père" de la houille blanche et CORBIN, fils du fabricant de cellulose de Lancey, n'ont pas vu tout de suite l'intérêt de la technique de fabrication de l'aluminium par électrolyse, c'est l'électrochimie qui les intéressait, mais on ne pouvait plus trouver de force motrice disponible à Lancey.

Joseph BOUCHAYER, avec son fils Aimé et Félix VIALLET, fut une deuxième fois "pionnier" en construisant la chute de l'Arve, dont la concession appartenait aux CHAVANT, THORRAND, ALLARD et NICOLET. Pour la bonne exécution des travaux, il y envoya son gendre VOLLAIRE, mais l'explosif se vendait mal, ... et voilà, en 1900, que BERGES, CORBIN et BONNET, rencontrèrent Hippolyte BOUCHAYER, ce qui leur parut providentiel. Lui, il pourrait arranger leurs difficultés avec la Société de l'Arve, présidée par Félix VIALLET. Ils lui offrirent donc un poste dans leur société.

Les affaires s'améliorèrent sans doute, mais pas suffisamment et Aimé BOUCHAYER envoya VOLLAIRE à nouveau à Chedde, cette fois pour améliorer les fabrications et finalement pour installer une fabrique d'aluminium. Son frère Hippolyte, devenu associé, administrait le petit groupe, séparant les activités, créant de nouvelles sociétés, etc.

On peut ajouter qu'à Froges, où la fabrication d'aluminium eut tant de mal à démarrer, Emile VIELHOMME était "aussi laborieux et économe" qu'HEROULT était fantaisiste mais génial. Il retarda l'utilisation des automobiles et des machines à écrire, toutes mécaniques somptueuses ! Pour maîtriser les techniques nouvelles de la belle époque, il fallait bien à la fois des pionniers et des administrateurs...

Associé à HEROULT et à VIELHOMME, Hippolyte les admira tous deux autant et dû t tirer profit de leurs exemples.



Sr. Bouchayer



Sr. Bergés

LOS ANTECEDENTES

Los antecedentes de "ENERGIA E INDUSTRIAS ARAGONESAS, S. A." hay que buscarlos en la COMPAÑIA CATALANA DE PRODUCTOS QUIMICOS EN BADALONA, S. A., que durante el período del 14 al 18, coincidiendo con la Primera Guerra Mundial estuvo consagrada a la producción de clorato sódico con destino a las necesidades bélicas de los ejércitos aliados.

Las relaciones que el grupo francés de Badalona (grupo francés al que pertenecían los pioneros de la hulla blanca, del aluminio y de la industria electroquímica en Francia; Bouchayer, Bergés, etc.)

Se construyó y se puso en servicio una de las baterías de electrólisis de cloruro sódico, trasladada desde Badalona

Esta electrólisis se puso en marcha en 1921.

En 1968 fut célébré le cinquantième anniversaire de la création de E.I.A. (blue chip de la bourse de Madrid). Le rôle de Bergès et d'Hippolyte BOUCHAYER est rappelé dans la plaquette-souvenir.

NOTE N° X : L'USINE DES 100 JOURS

(Page 35 AUGUSTE BOUCHAYER : construction de l'Usine des 100 jours)

Cette usine n'a pu être réalisée que grâce à l'interposition d'un "brise coup de bélier" (invention de M. Auguste BOUCHAYER) entre la conduite forcée et les batteries de presses. Sinon, la fermeture rapide des distributeurs de presses créerait des surpressions susceptibles de faire éclater l'installation.

La prévision de production (15000 ébauches) fut dépassée, le dynamisme des constructeurs fut partout cité en exemple ; deux autres usines furent installées à Lancey et à Epierre et l'économie de métal et de combustible fut considérable.

Note sur la création de l'Usine de SERVETTE

(document d'époque)

- Octobre 1915 - ^{visite} ~~visite~~ de M. Albert THOMAS pour la fabrication des ébauches à obus.
- 9 Octobre 1915 Arrivée de M. HUGONIOT et visite des usines ; départ pour le Cernon ; discussion sur la fabrication de ces ébauches qui devront se faire par ordre d'étirage, d'où économie considérable du métal. Risque pour nous, partage des bénéfices avec l'Etat.
- 20 Octobre 1915 Notification du marché du Cernon
- 9 Novembr. 1915 Premier coup de pioche.
- 20 Mars 1916 Lundi - Mise en marche à blanc de la première presse soit exactement 100 jours après la notification du marché.
- 21 Mars à 15 H. Perçage de la première ébauche
- 1 Août 1916 à partir de ce jour, il y aura partage des bénéfices avec l'Etat ; Visite de M. Albert THOMAS venant réceptionner l'usine.
- 15 Août 1916 Visite de M. MILLIES LACROIX, Président de la Commission Sénatoriale des Marchés et de M. le Contrôleur Général CALLONIER
- 15 Novembr. 1916 On atteint la production de 20.479 ébauches et on manque de charbon et d'acier.

L'AIDE DE LA MONTAGNE

✱

En prenant pour type cette usine d'Etat de Servette qui nous a révélé la force, jusqu'ici insoupçonnée, d'un ruisseau comme le Cernon, capable de forger de 12 à 15 wagons d'acier par jour, nous sommes arrivés au point culminant des progrès qui ont pu être réalisés, depuis la guerre, dans l'emploi de l'énergie hydraulique, par le retour à un mécanisme aussi simple et direct que celui des antiques moulins. Mais il nous reste à montrer les progrès au moins aussi impressionnants que la houille blanche transformée en énergie électrique a pu permettre dans les fabrications les plus diverses de la métallurgie et des industries chimiques.

Les vieilles légendes avaient raison : au fond, elles ont souvent raison. La Montagne ne cache peut-être pas dans ses flancs les pierreries, les diamants, l'or, l'argent, ni même toujours ce métal le plus précieux de tous, le fer — car la science a prouvé aujourd'hui qu'il y a plus de gisements dans les plaines que sur les monts — mais les hommes ont fini par découvrir ce trésor que la Montagne ne cachait pas, dont elle se parait, au contraire, et qu'ils ont si longtemps laissé se perdre : l'eau de ses sources et de ses cascades.

L'ILLUSTRATION



NOTE N° XI : LA CENTRALE DE DRAC-ROMANCHE

(Page 35 : "une usine hydroélectrique extraordinaire" - DRAC-ROMANCHE)

Les BOUCHAYER ont toujours travaillé dans la vallée de la Romanche, soit pour équiper les chutes d'eau pour FROGES, ALAIS ou KELLER-LELEUX, soit parcequ'ils étaient intéressés dans des affaires d'électrochimie, comme la Société de la Romanche. En 1916, par "protection spéciale", ils obtinrent une concession et furent autorisés à capter le Drac au Sault du Moine, pour construire une chute en trois étages, entre les deux confluents. Cela leur permettrait d'alimenter en courant électrique les Papèteries du Pont de Claix, la Ville de Grenoble, ainsi que les projets de GILLET (Viscose) et Auguste (Le Fer).

Voici un extrait d'une conférence, faite en 1989, par M. Jean LINOSSIER :

. A l'extrémité aval de la décantation : vanne secteur, donnant accès à un canal de dérivation à ciel ouvert long. 800 m., suivi par une conduite en ciment armé, diamètre 6 m., longueur 1.500 m., débit 90 m³/s., vitesse 2,5 m/s. Cette conduite, construite par la "Société des Conduites et Poteaux en Ciment Armé", constituée à cette époque un record du monde par ses dimensions. Sa construction à l'avancement est de 12,50 m par jour en période normale. Notons au passage que la conduite du 2ème aménagement "du Drac inférieur" mesure 10 m. de diamètre, également en ciment armé. Après plus de 50 et 60 ans de fonctionnement, ces conduites font toujours leur office sans défaillance. Pourquoi ?

. C'est que l'ouvrage aval a été particulièrement bien conçu. C'est une innovation. Il comprend, au niveau du sol fini, l'usine proprement dite : turbines, alternateurs, tableaux ; et par dessus, une bache rectangulaire de même dimensions (50mx18m) susceptibles d'emmagasiner une hauteur d'eau de 6 m, à ciel ouvert. Voir fig. 5. L'eau passe de la conduite circulaire, diam. 6 m, à l'entrée rectangulaire du réservoir, largeur 18 m, par une pièce de raccordement en ciment armé, sorte d'aqueduc incliné reposant sur des arches, dans lequel l'eau, sérieusement freinée, s'élève progressivement d'une hauteur de 8 m. Distribuée naturellement aux vannes d'entrée de turbines, elle redescend vers ces dernières, par de courtes canalisations, avant d'être restituée dans le canal de fuite.

L'ensemble du dispositif met la conduite en ciment - donc relativement fragile - à l'abri de toute surpression due aux variations de charge, ou à l'arrêt des turbines. Ce réservoir joue donc le rôle de cheminée d'équilibre, de distributeur, de chambre des vannes, de chambre de mise en charge. En outre, la paroi du réservoir est formée d'une double cloison. Fig. 6. L'arête supérieure de la cloison intérieure forme un déversoir arasé à la même cote que le barrage, si bien qu'en cas d'élévation du niveau, l'eau s'écoule entre les deux parois jusqu'au canal de fuite, 18 mètres plus bas, fermé par des grilles servant de brise-chutes. En outre, une douzaine d'ouvertures percées dans la cloison intérieure, et fermées par des vannes, permettent d'évacuer directement, si besoin est, 80 m³ d'eau. Ainsi, en cas d'arrêt de la centrale, pour quelque raison et de quelque manière que cela se produise, la totalité du débit se trouve immédiatement restituée pour utilisation de l'énergie hydraulique dans les aménagements aval.

. Les parties mécaniques et électriques présentent les caractéristiques classiques habituelles pour ce genre d'ouvrage. L'usine comprend cinq groupes turbines-alternateurs de 3.000 CV chacun, et un emplacement prévu pour le sixième.

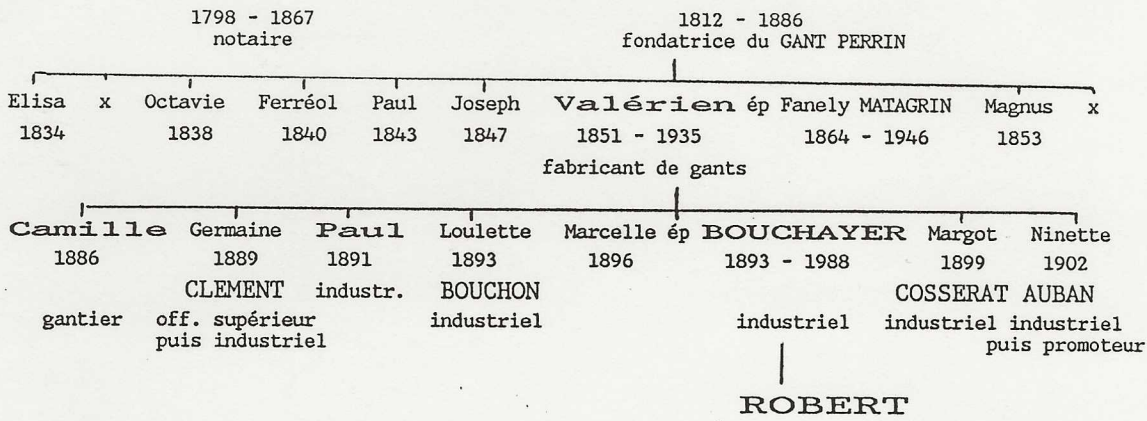


Collège du Rondeau-Montfleury (résidence grenobloise du Dauphin HUBERT II qui, entré dans les ordres, y créa un couvent. J'y ai fait trois ans d'études).
La Condamine construite par Auguste Bouchayer en 1912, aujourd'hui Mairie de Corenc.

Ouvrages d'Auguste BOUCHAYER

- 1919 - La Céramique (conférence à la Chambre de Commerce 1917)
 NB Auguste Bouchayer participa activement à l'organisation d'une exposition d'œuvres des ateliers de Grenoble et de La Tronche où il exposa un service original de 36 pièces, vendu à M. LAFORGE (Galerie St Louis à Grenoble) qui la possède toujours.
- Les Conduites Forcées avant la guerre (Imprimerie Générale)
- 1920 - Discours de Réception à l'Académie delphinale
- 1921 - Introduction à une Etude sur les Plans de Grenoble (Imprimerie St Bruno)
 - Les Travaux de la société Drac-Romanche (Allier) + 1925 : visite de l'usine
- 1922 - La Découverte de Fontaine-le-Puits et la Naissance de la Métallurgie (Allier)
 - Les Conduites Forcées : les Tendances nouvelles (Ass. Ing. de Liège)
 - Une épée de l'âge de bronze trouvée dans les Dragages du Sault-du-Moine
- 1923 - Le Fer Electrolytique (Mémoires S.I.C.F. Paris)
 - Quelques propriétés du Fer Electrobévé
- 1924 - Sur l'existence d'un énigmatique Plan de Grenoble (Imprimerie St Bruno)
 - Le Berceau de la Métallurgie. Hypothèse Cévenole (Allier)
 - Pertes de Charge dans les conduites, coudes, branchements
 - Le Drac. Histoire d'un Torrent (Allier)
- 1925 - La Métallurgie et les Industries qui s'y rattachent (Allier)
- 1927 - Les Chartreux Maîtres de Forges (Didier & Richard)
 - Les Sarrasins dans les Alpes (Allier)
- 1930 - L'Hydraulique dans les Alpes à travers les Ages (Annales de l'Université - Allier)
- 1931 - Marseille ou la Mer qui monte (Les Portiques Paris)
 - Le Génie de l'Homme préhistorique (Eymond) MUSIQUE : Dizain de Chansons(J de Baralle)
- 1938 - A mes 100 neveux (Allier) Soulignés : ouvrages plus importants
- 1944 - Les Roses de Grenoble (Ribaud Gap) Imprimeurs-éditeurs de Grenoble
 sauf mention spéciale.

Auguste PERRIN ép Octavie NICOLET



LES BOUCHAYER

Pierre dit Givors

1808-1874
maître cloutier aux
Buttarias

